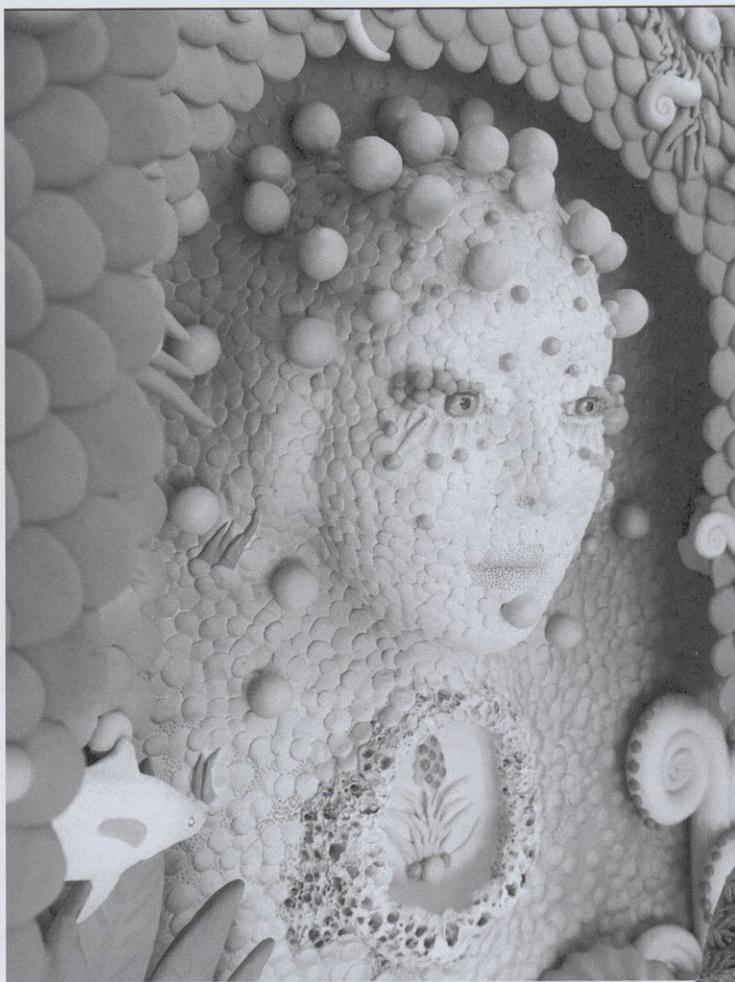


LE 18^E DU MOIS

"PAS DE PAPIERS, PAS DE JO"

LES TRAVAILLEURS SANS-PAPIERS ONT BLOQUÉ L'ARENA POUR LEUR RÉGULARISATION ▶ P.2

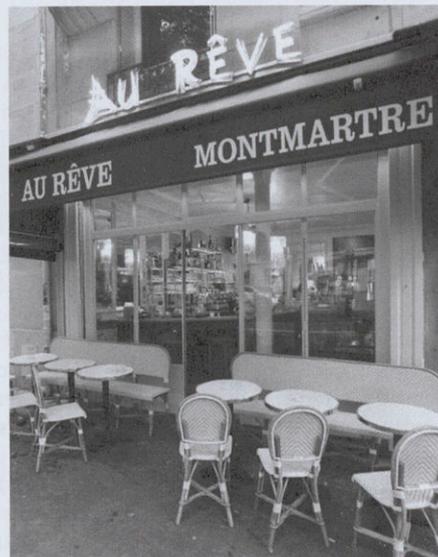


Muriel Persil- Calvin MA - Musée Carnavalet, Histoire de Paris - Jean-Claude N'Diaye

CÉRAMIQUE ET ART BRUT À LA HALLE SAINT-PIERRE ▶ P.22



HALLE PAJOL
Quel cap pour la salle de spectacle ?
▶ P.13



AU RÊVE, RÉVEILLÉ
▶ P.11

MechaXMendy
UN MANGA À LA FRANÇAISE
▶ P.7

AU BOIS DORMOY
DES ÉCOLIERS HORS LES MURS
▶ P.12



WEPLER
TOUJOURS LE RENDEZ-VOUS DES ÉCRIVAINS
▶ P.16

Le 18^e du mois vu à la TV! ▶ P.6



9 177 1259 1903 008

UNE OCCUPATION VICTORIEUSE RÉGULARISATION EN VUE POUR LES SANS-PAPIERS DE L'ARENA

D'ABORD ENTRER DANS LES LIEUX

Une petite pointe de sprint à l'aube pour traverser le boulevard Ney. Le portail d'accès au chantier de l'Arena est grand ouvert. Quelques cris et les bras ouverts des gardiens tentent de stopper l'afflux. Mais ils sont entrés. Mardi 17 octobre, une soixantaine de travailleurs sans-papiers, appuyés par la Confédération nationale des travailleurs - solidarité ouvrière (CNT-SO), les collectifs Gilets noirs, CSP75, CSP20, CSP Montreuil, ont entamé l'occupation de ce chantier symbolique pour revendiquer leur régularisation.

L'événement avait été prévu de longue date. Des tractages discrets avaient été organisés, afin que distributeurs et lecteurs ne soient pas repérés et écartés des chantiers par leurs patrons. Le bouche-à-oreille avait également fait son office. Et chacun s'était préparé, laissant à la maison tous types de documents qui auraient pu les identifier en cas d'interpellation. Réunis à quelques stations de métro de la porte de La Chapelle, ils avaient ensuite voyagé dans plusieurs wagons différents. Mot d'ordre : ne pas se faire remarquer.

Sur le chantier, au début les contremaitres se sont également agités : « Vous n'avez pas le droit d'être là et les photos c'est interdit », hurlait l'un d'eux. « Vous n'avez même pas de casque ! » Tandis que des soutiens affluaient encore, jusqu'à atteindre près de 150 personnes trois heures après le début de l'opération. « Mais putain, il sait pas fermer une porte celui-là » vociférait le responsable du chantier, courant vers l'entrée pour empêcher l'arrivée d'autres manifestants. Des militants de Droits devant et de la Marche des solidarités s'infiltraient malgré tout, profitant de la sortie d'un camion et d'une brèche dans l'enceinte chaotique cernant les lieux.

Impôts payés, papiers négociés

« Les immigrés arrêtent le Grand Paris » ou encore « Halte à l'exploitation, respect de la dignité » clamaient leur banderoles. Côté son, on se réchauffait en chantant à plein poumons malgré la fraîcheur du petit matin : « Qu'est-ce qu'on veut ? » « Des papiers ! » « Exploitation, y'en a marre ! »

Ceux qui sont là ont principalement travaillé sur les chantiers des Jeux olympiques et sur ceux du Grand Paris. Mais il y a aussi d'autres ouvriers. Aboubakar est en France depuis 2014, il travaille dans une usine de glace à Rungis. Il casse des blocs de 23 h à 6 h du matin. Sans titre de séjour, il n'a jamais pu rentrer au pays et revoir sa fille. Dans son entreprise, sur quinze salariés, un tiers sont sans-papiers. « Le patron a déjà fait régulariser des employés mais quand ils ont des papiers, ils s'en vont », observe avec ironie Aboubakar. Hassan, lui, travaille depuis six ans sur l'un des chantiers du métro. « J'ai payé 2300 € d'impôts cette année, et je n'ai



Thierry Nectoux

même pas la possibilité de partir en vacances revoir mes proches, j'habite encore chez mon cousin et je n'ai pas les mêmes droits que mes collègues ! »

L'objectif de la journée est donc de faire pression sur Bouygues, pour qu'à son tour l'entreprise du bâtiment pousse ses sous-traitants à lancer des procédures de régularisation. Le projet de loi Darmanin, qui sera prochainement présenté au

Sénat et son article concernant la régularisation des travailleurs sont aussi dans le viseur des grévistes (lire ci-contre).

Les militants ont sorti leurs thermos de café et quelques viennoiseries. Le piquet de grève est installé. Un léger cordon de police bloque l'accès au site. Les négociations peuvent commencer. ●

SANDRA MIGNOT

La régularisation par le travail

Actuellement, la circulaire Valls du 28 novembre 2012, prise en application du Ceseda (1) permet aux étrangers d'obtenir une carte de séjour au titre du travail, à condition de justifier, dans le cas général : d'une ancienneté de travail de huit mois, consécutifs ou non, sur les vingt-quatre derniers mois ou de trente mois, consécutifs ou non, sur les cinq dernières années ; d'au moins cinq années de présence effective en France.

Ils doivent également présenter un contrat de travail ou une promesse d'embauche et l'engagement de versement par l'employeur de la taxe au profit de l'Office français de l'immigration et de l'intégration (OFII). Le texte précise qu'il « revient à l'étranger de démontrer la réalité et la durée de son activité professionnelle antérieure ». Et : « le contrat de travail en cours pourra se poursuivre pendant la durée de l'instruction de la demande ». ●

ANNIE KATZ

UNE LONGUE JOURNÉE DE NÉGOCIATIONS

Les collectifs de sans-papiers de Paris, de Seine-Saint-Denis et de Montreuil s'étaient donné rendez-vous à 17 h 30 pour accueillir la délégation syndicale devant l'Arena occupée par 150 à 200 grévistes. Une centaine d'entre eux manifestaient à l'extérieur du chantier. Parmi eux, Sadama est venu de la porte de Bagnolet. Il sait que cela risque de durer plus longtemps : « Ils vont sortir vers 18 heures, et ensuite on va aller occuper d'autres chantiers. »

Quand Etienne Deschamps (ci-contre), représentant du syndicat CNT-SO, vient prendre la parole, tout le monde pense que les négociations sont closes. Elles sont en cours depuis le début de la journée avec Bouygues, le donneur d'ordre, les sous-traitants et des représentants de la Mairie de Paris. Du haut de son escabeau, juste derrière le portail du chantier, le syndicaliste tempère l'impatience : « J'espérais que les négociations finiraient plus tôt, elles sont en train de se terminer. Je peux déjà vous dire que c'est un accord satisfaisant. » Des applaudissements retentissent. « Voire très satisfaisant. »

Une heure passe encore pendant laquelle les tambours laissent place aux discours. Adama en improvise un premier : « Votre présence nous donne de la force pour continuer la lutte. On s'est organisés depuis des semaines et des mois pour taper fort. » En effet, en parallèle, 33 autres sites en Ile-de-France sont occupés à l'initiative de la CGT.

La Ville, responsable ?

Les mots d'Adama inaugurent une série de prises de parole politiques : « En venant travailler ici, on pense que la vie sera meilleure. On n'est pas là pour profiter des aides sociales. Et souvent on travaille pendant dix ans avant d'avoir des droits. » Le Mauritanien de 25 ans attend que sa situation soit régularisée depuis cinq ans.

Rares sont les responsables politiques à s'être déplacés pour écouter ces travailleurs de l'ombre. Laurent Sorel est conseiller LFI à la Mairie du 20^e arrondissement et reconnaît une responsabilité de la Ville de Paris



Ariane Méhenni

dans la situation des travailleurs sans-papiers : « Il aura malheureusement fallu une grève pour que leur cause devienne visible. » La veille, des élus locaux visitaient le chantier modèle de l'Arena. Avec eux, Bernard Thibault, représentant des confédérations syndicales au Comité d'organisation des Jeux olympiques de Paris 2024 et ancien secrétaire général de la CGT (de 1999 à 2013). Le même jour, une réunion d'information se tenait à la Bourse du travail pour annoncer la grève du lendemain. Une information qui ne semble pas être parvenue jusqu'aux élus, d'après Etienne Deschamps : « Quand ils nous ont vus ce matin, ils ont eu un spleen. Personne n'avait prévu la grève à la Mairie. »

Un accord a été trouvé

La nuit est déjà tombée quand les 200 grévistes, suivis de la délégation syndicale, sortent enfin sur le parvis. Ils sont applaudis par ceux qui sont encore là à 20 heures : pour beaucoup, des sans-papiers en attente de réponse. Ils tendent le micro à un des membres des Gilets noirs. Celui-ci annonce qu'une réunion est prévue à la Mairie dès le lendemain pour discuter de la mise en place de la procédure de régularisation. Il prend le temps de féliciter chacun pour sa patience : « La négociation a été très dure. On est sortis puis rentrés au moins quatre ou cinq fois. L'une des entreprises sous-traitantes nous a même accusés d'être des passeurs et des fossoyeurs ». « Heureusement que la Mairie de Paris a joué les facilitateurs », reconnaît Etienne Deschamps.

Prévue et minutieusement organisée de longue date, l'occupation de l'unique chantier lié aux Jeux olympiques et paralympiques dans Paris a permis à quelque 150 travailleurs sans titre de séjour de retrouver l'espoir. Récits en deux temps de l'opération et des négociations.

prises qui se déclareront sans-papiers, d'ici au 17 janvier 2024. Enfin, les salariés seront maintenus ou remis en poste pendant la procédure de régularisation.

L'occupation a pris fin aux alentours de 21 heures. La journée n'est pas terminée pour autant : grévistes et syndicats ont prévu de se rendre sur d'autres chantiers occupés pour y apporter du soutien. Françoise, syndiquée à la CGT, espère « qu'il y aura des victoires partout ».

Le 18 octobre, la CNT-SO organisait une nouvelle occupation : celle des locaux de l'agence d'intérim Qapa (groupe Adecco), avenue de l'Opéra. Car si les donneurs d'ordre font appel à des sous-traitants, ceux-ci recourent à des sociétés d'intérim. A l'heure actuelle, la CGT estime que 90 % de l'emploi des sans-papiers en Ile-de-France passe par des entreprises de travail temporaire. Le combat est loin d'être terminé. ●

PIA CARRON

Projet de loi immigration, intégration, asile (dit Darmanin)

L'article 3 (nouvel article L. 421-4-1 du Ceseda) du texte qui devrait être débattu au Sénat à partir du 6 novembre, crée une carte de séjour d'un an : travail dans les métiers en tension (liste non encore fixée). Elle serait délivrée automatiquement, sous certaines conditions : ancienneté de séjour d'au moins trois ans en France, activité professionnelle de huit mois pendant les vingt-quatre derniers mois dans un métier ou une zone géographique en tension. Cette carte devrait être expérimentée jusqu'à la fin 2026.

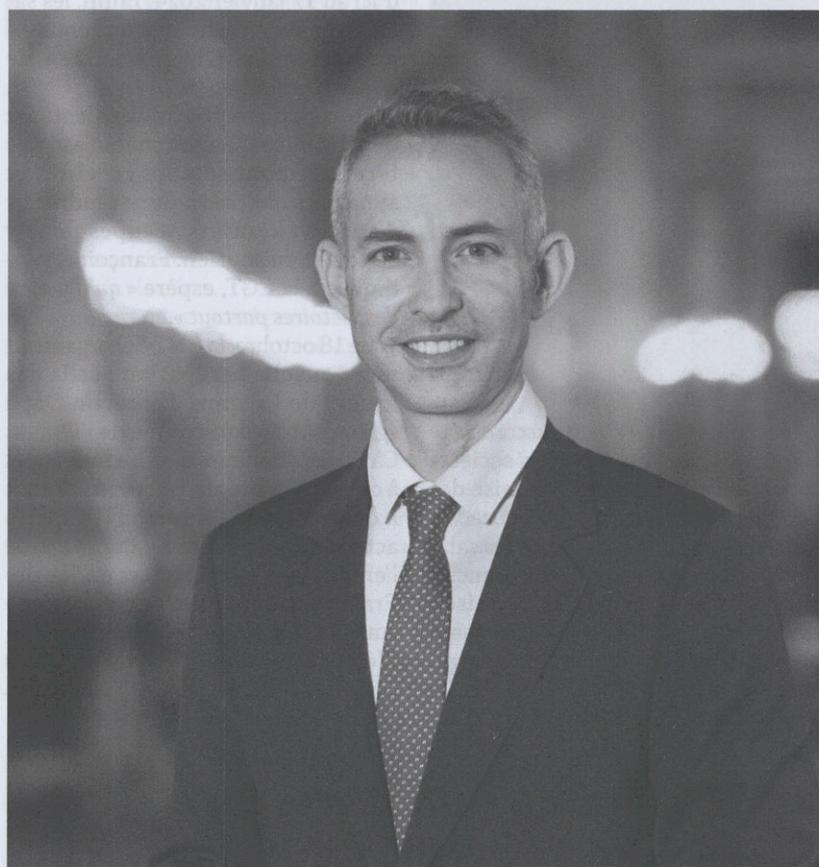
Des mesures spéciales sont prévues pour les professions médicales et para-médicales (carte de séjour pluriannuelle « talent ») (article 6) et pour les demandeurs d'asile originaires des pays les plus à risques qui pourront travailler sans délai (actuellement, seulement six mois après le dépôt de leur demande) (article 4). Une nouvelle amende de 4 000 € maximum par salarié concerné (doublée en cas de récidive) est instituée, s'ajoutant aux sanctions pénales et administratives déjà prévues. Le projet de loi comporte d'autres volets : intégration, éloignement, asile et contentieux des étrangers. ●

A.K.

(1) Code de l'entrée et du séjour des étrangers et du droit d'asile

« PAS QUESTION DE FAIRE DES ESPACES VERTS EN CHASSANT DES HABITANTS PAUVRES »

Ian Brossat a été élu sénateur de Paris le 24 septembre sur une liste rassemblant socialistes, écologistes et communistes. Il quitte donc ses délégations à la Mairie de Paris, tout en restant membre du Conseil de Paris. Élu du 18^e depuis 2008, ce responsable communiste était adjoint au maire chargé (essentiellement) du logement depuis 2014. Au terme de ses neuf ans de responsabilités, nous lui avons demandé de faire un bilan sur cette question centrale de la vie des Parisiens.



Le 18^e du mois : Pourquoi avez-vous choisi de vous présenter aux élections sénatoriales ?

Ian Brossat : Mes responsabilités à la Mairie de Paris m'ont bien montré que très souvent, on se heurte à des lois qui ne nous permettent pas de faire avancer des dossiers. Il faut donc changer la loi pour changer les règles du jeu. Je pense notamment au dossier Airbnb qui m'a beaucoup occupé et sur lequel nous avons obtenu une avancée : l'obligation pour les loueurs de se faire enregistrer auprès de la Mairie. Ce numéro d'enregistrement permet aux collectivités d'effectuer des contrôles pour démasquer ceux qui contournent les règlements, en transformant des logements en appartements touristiques permanents. Des lois sont nécessaires pour réguler les choses et pour défendre le droit au

logement. Voilà pourquoi, au Sénat, je suis inscrit à la commission des lois.

Quel sont vos meilleurs et pires souvenirs en tant qu'adjoint au logement ?

I. B. : Le meilleur remonte à quelques jours [l'interview a été réalisée le 4 octobre, NDLR]. Nous avons inauguré 254 logements sociaux à l'îlot Saint-Germain, dans le 7^e arrondissement, dans d'anciens locaux du ministère de la Défense. J'ai vu la joie immense des nouveaux habitants, des gens très simples, des éboueurs, des auxiliaires de vie, etc. Le pire, c'est encore Airbnb. Nous avons été confrontés à la puissance de ce lobby et à la difficulté de convaincre les gouvernements. Nous sommes dans une course de vitesse contre des prédateurs alors que nous avons des boulets aux pieds. Pour autant,

nous avons marqué des points avec l'installation d'une brigade pour punir les entorses à la loi. Celle-ci a rapporté 8 millions d'euros à la Ville. Nous avons réussi à faire condamner certains loueurs qui ne sont que des spéculateurs, parfois pour des sommes atteignant les 20 000 à 25 000 euros. Et je me félicite que de nombreuses autres grandes villes se soient saisies des outils élaborés à Paris.

Le dossier du logement social est un autre cheval de bataille... Quel bilan de neuf années d'action ?

I. B. : Si on prend les chiffres globalement, nous sommes passés d'un taux de logement social de 18 à 19 % en 2014 à 23 % aujourd'hui. Et si on s'intéresse aux logements sociaux financés (il faut deux à trois ans pour les faire sortir de terre), on devrait passer à une proportion d'un quart de logements sociaux. C'est largement supérieur aux obligations fixées par la loi (20 %) ! Rappelons qu'au début des années 2000, nous en étions à 13 %. Par ailleurs, nous avons aussi avancé dans l'ouest parisien. Ainsi, en vingt ans, le 16^e est passé de 1 % de logements sociaux à 10 %. Nous avons mené une bataille pour imposer un centre d'hébergement en 2016. Il a été très contesté, mais aujourd'hui, tout se passe tellement bien que nous allons en implanter un second dans cet arrondissement.

Le 18^e n'est-il pas largement au-dessus de ces chiffres ?

I. B. : Détrompez-vous ! Avec 25 %, nous sommes dans la moyenne parisienne. C'est vrai qu'il y a des quartiers comme la Goutte d'Or où le chiffre est largement supérieur, mais cela s'explique par notre lutte contre l'insalubrité. Nous refusons que cette rénovation de l'habitat débouche sur la gentrification. C'est important de maintenir dans les quartiers une population à petits revenus. Nous tentons aussi de rééquilibrer

la répartition entre quartiers. A Montmartre, en utilisant l'arme de la préemption, nous avons réalisé de nombreux programmes de logements sociaux : rue des Trois Frères, angle Abbesses/Houdon, rue Tholozé, rue des Martyrs, etc. Et nous avons inscrit dans le nouveau plan local d'urbanisme (PLU) l'obligation, dans les quartiers les plus déficitaires, de prévoir dans les programmes de construction, au moins la moitié de logements sociaux.

Des citoyens de plus en plus nombreux demandent davantage d'espaces verts et contestent souvent des programmes de construction de logements. Ne faut-il pas revoir les objectifs ?

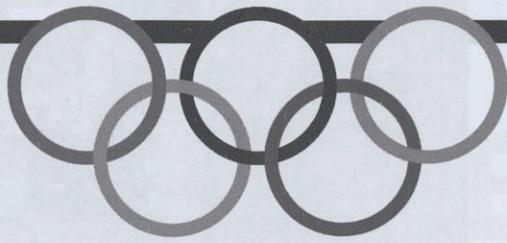
I. B. : L'opposition entre espaces verts et logements me semble totalement dépassée. Il y a de moins en moins d'espaces disponibles. Donc il faut passer par des transformations d'espaces comme des garages pour créer de nouveaux logements sociaux. N'oublions pas que la demande pour le logement social bat des records. Pour moi, il est hors de question de faire des espaces verts en chassant des habitants pauvres.

Donc, on ne peut pas faire évoluer les choses ?

I. B. : Ce n'est pas ce que je dis. La nouvelle version du projet Ordener-Poissonniers qui augmente de façon importante la place des espaces verts me semble aller dans le bon sens. Si on veut donner plus d'espaces verts, je préfère qu'on fasse moins de bureaux plutôt que de sacrifier des logements sociaux. Je ne suis plus adjoint au logement⁽¹⁾, mais je vais continuer à avoir un œil sur ce dossier en siégeant à Paris Habitat. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR NOËL BOUTTIER

⁽¹⁾ Le nouvel adjoint est Jacques Baudrier, lui aussi communiste, élu du 20^e arrondissement.



LES JOP EN LIGNE DE MIRE

LA PORTE MONTMARTRE SE PRÉPARE AUSSI AUX JEUX

La Maison bleue s'investit dans la préparation des JO, pardon des JOP, via des visites de quartier orientées sport et d'autres projets en perspective.

En plein dans le mille, Elisabeth Ortega bénévole à la Maison bleue dans le quartier de la porte Montmartre arrive en fauteuil roulant et nous signale que sur notre Une du numéro 319 le titre « En piste pour les JO » devrait évoluer vers JOP, pour Jeux Olympiques et paralympiques. Entendu, avec nos excuses ! Elisabeth s'emploie à organiser des initiatives de découverte des sites, des infrastructures ou des sports pour les habitants alentour qui, pour l'instant, ne sont pas encore totalement mobilisés par les JOP.

Impact 2024 (cofinancé par le CIO et la Ville de Paris) est un dispositif d'accompagnement des Jeux selon deux axes : l'inclusivité et l'héritage, avec l'idée « *qu'on s'appropriera les changements en cours ou à venir pour la suite* ». Elisabeth voit au-delà des Jeux et c'est vrai que « *en termes de mobilité ou d'équipement, les quartiers des portes du 18e font que l'arrondissement est devenu central* ». D'ailleurs, un coup d'œil sur une plateforme de location saisonnière propose des loyers supérieurs, pour des appartements porte de La Chapelle, à ceux du 16e arrondissement ! Nous y reviendrons dans une prochaine chronique.

Favoriser la connaissance de l'offre sportive locale

Alors, « *si on ne veut pas subir des impacts négatifs, il faut agir, dès maintenant et donc construire un programme* », ce qu'elle s'emploie à faire avec Johan, professeur d'architecture. Pour favoriser la connaissance de l'offre sportive dans le quartier, on peut bénéficier d'initiations, par exemple découvrir l'escrime ou des sports que l'on n'a jamais pratiqués. Les Jeux, c'est aussi à côté de chez soi.



A cela s'ajoute le tour des équipements existants qui permettent de rencontrer les clubs et de connaître leurs offres et évidemment, la visite des sites des JOP au-delà du 18e. Ainsi se met en place la formation « d'ambassadrices du quartier » pour vingt femmes, qui préparent une visite guidée en 1 h 30 pour les touristes.

A venir aussi des ateliers pour mieux connaître le quartier et à cette occasion il est proposé aux enfants de penser des jeux qui seront pratiqués par les enfants venus de l'extérieur, dans la fan zone, au moment des JOP : là aussi, s'ouvrir sur le quartier et accueillir. On l'aura compris, pour Elisabeth les JOP sont « *une occasion à saisir pour nommer les choses* », et elle insiste bien sur le P de JOP pour « *faire de la candidature de Paris un bien commun* ». ●

DANIELLE FOURNIER

Centre social et culturel La Maison Bleue, 24 avenue de la porte de Montmartre, tram : Angélique Compoint, 01 53 09 24 38, contact@lamaisonbleue-pm.org

Coup de fourchette FIGATA : SPÉCIALITÉS SARDES À DES PRIX TRÈS RAISONNABLES

18 h 30, c'est l'heure de l'aperitivo à la terrasse de Figata, épicerie italienne dans la « rue aux écoles » Ferdinand Flocon : spritz, vins et bière sardes (choisissez l'Ichnusa non filtrata si vous la voulez plus goûteuse).

L'épicerie est le cœur de l'activité. Elle a été ouverte par Flora et Charlotte, deux sœurs d'origine sarde par leur mère. Les nombreux produits en vente viennent de Sardaigne et, le midi, on peut se restaurer sur place ou emporter une barquette de pâtes ou un « semoladwich ».

Ce dernier est un pain de semoule, acheté chez un artisan tunisien du quartier, toasté avec de l'huile d'olive, tartiné d'une crème de pecorino, de pesto de basilic confectionné par la « mamma ». On y ajoute au choix de la mortadelle, du jambon, de la coppa ou des légumes (de 8,50 € à 11 €). Ce sandwich est accompagné de chips de pain sarde frit. Les pasta changent chaque jour et les sauces sont cuisinées maison (de 8 à 10 €).

Si l'on a encore un petit creux, on a le choix entre trois desserts maison : un tiramisu, une mousse au chocolat et amandes ou un gâteau de boudoirs à la crème chocolat-amandes. Et nous vous recommandons l'aragostina, petit croissant feuilleté, très croustillant, fourré à la crème de pistache ou chocolat-noisettes, à déguster avec le café. Un délice ! Une belle adresse et un accueil charmant. D'autant que Figata peut également privatiser sa salle le soir et confectionner des buffets. ●

CATHERINE MASSON

Figata, 16 rue Ferdinand Flocon, ouvert du mardi au samedi de 11 h à 14 h 30 et de 16 h à 20 h, vente à emporter 12 h-14 h, aperitivo 18 h-20 h.



AGENDA

CONSEILS D'ARRONDISSEMENT

LES 6 NOVEMBRE ET 4 DECEMBRE
En mairie à 18 h 30.

CONSEILS DE QUARTIER

LUNDI 13 NOVEMBRE

Moskova – Porte Montmartre – Porte de Clignancourt. 18 h 30 au 8 rue Camille Flammarion.

MARDI 21 NOVEMBRE

Amiraux – Simplon – Poissonniers. 18 h 30 à l'école 142 rue des Poissonniers.

SAMEDI 25 NOVEMBRE

Montmartre. Aux Trois Baudets, 64 boulevard de Clichy à 10 h 30.

LUNDI 27 NOVEMBRE

Clignancourt – Jules Joffrin – 18 h 30, MVAC, 15 passage Ramey.

MARDI 28 NOVEMBRE

Goutte d'Or – Château Rouge – 18 h 30 (lieu à venir)

MERCREDI 29 NOVEMBRE

Grandes Carrières – Clichy 18 h 30 (lieu à venir) cq18@paris.fr ou 01 53 41 17 88.

MARCHÉ DE NOËL

DU 24 NOVEMBRE
AU 7 JANVIER

Place des Abbesses

VIDE-GRENIERS

LES 11 ET 12 NOVEMBRE

Place et rue des Abbesses.

LES 2 ET 3 DECEMBRE

Rues Ordener et du Poteau.

JUSQU'AU 29 NOVEMBRE

Des projets pour les JO

Appel à projets pour animer le square Serpollet et les Jardins d'Eole durant les Jeux. Réunion d'info le 10 novembre, 18 h 30 en mairie.

LES 3 ET 11 NOVEMBRE

Jazz et jam

Concerts à la Brasserie de la Goutte d'Or, 28 rue de la Goutte d'Or, 19 h 30 pour le jazz, 17 h pour les jams.

SAMEDI 4 NOVEMBRE

Club tricot

Pour manier les aiguilles et échanger de 14 h 30 à 16 h à la bibliothèque Vaclav Havel, esplanade Nathalie Sarraute.

Atelier tricot aussi tous les jeudis de 15 h à 16 h 30 à Quartier Libre, 9-11 rue de la Charbonnière.

Le 18e du mois, vu à la télé !

Le 18e du mois a inauguré la série de la semaine des journaux de France3 Ile-de-France consacrée aux infos locales. Le lundi 16 octobre, en deux minutes et douze secondes, votre journal y était présenté comme « un mensuel qui s'intéresse à tout ce qui se passe dans le 18e arrondissement, ultra local » et satisfaisant « l'envie de proximité » de ses lecteurs. Les journalistes, Isabelle Dupont et Mathieu Carrière, qu'une partie de l'équipe de rédaction avait accueillis quelques jours auparavant, n'oublient pas de mentionner dans leur reportage que « même s'il reçoit deux petites subventions, le 18e du mois défend son indépendance de média local ». Tout comme les trois autres médias qui ont suivi les 17, 18 et 19 octobre, Télé Bocal « télé libre et francilienne toujours connectée à l'actualité sociale », Le Chiffon « inscrit dans une mouvance altermondialiste », et La Page « l'un des plus anciens journaux de Paris, farouchement indépendant ». ●

SYLVIE CHATELIN

A voir en replay jusqu'au 16 novembre, <https://urlr.me/zH6qL> (à 00:12:03)

FOOT BON DÉBUT DE SAISON DU RED STAR

Ne serait-ce que pour faire honneur à son nouveau stade, le club se doit de monter en Ligue 2.

Les supporters de notre arrondissement ne cachent pas leur satisfaction : les Vert et Blanc sont en tête de leur championnat. Alors que la rénovation du stade Bauer avance, les inconditionnels du Red Star s'expriment sans ambages et souhaitent que la saison 2023-2024 soit l'année de la remontée en Ligue 2 (L2). L'équipe doit s'installer dans l'antichambre de l'élite, avant de retrouver la Ligue 1, une division qu'elle a quittée en 1975.

Quant au fonds d'investissement américain (777 Partners), propriétaire du club, il a annoncé un apport de 25 à 30 millions sur cinq ans pour le Red Star, alors que le débat sur la lutte contre la multi-propriété des clubs s'est ouvert, l'investisseur possédant d'autres équipes dans le monde.

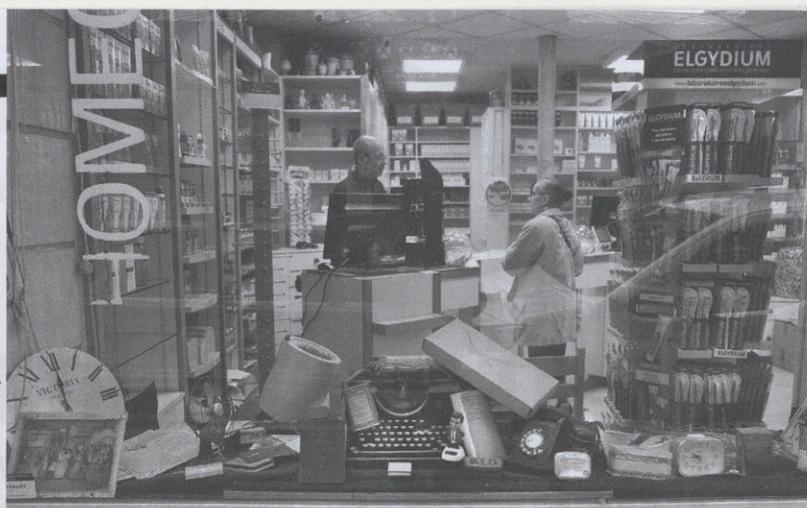
Robert Philippe Heller supporter de toujours mais résidant aux Etats-Unis vient à Bauer lorsque l'équipe joue à domicile : « L'équipe est performante et déterminée, cette année », remarque ce professeur d'espagnol. La prudence prédomine plutôt chez Jacques Filomin : « Je suis très heureux pour le Red Star, mais c'est le soir de la dernière journée que nous pourrions réellement nous réjouir et voir, je l'espère, le club en L2. »

Les Audoniens en pleine confiance

« L'équipe doit monter et s'installer en L2, c'est important médiatique. La L1 est un autre challenge, il faut beaucoup d'argent », martèle Alexis Gosgista. Amine Slimane aime le Red Star depuis très longtemps : « Et avec cette nouvelle enceinte, on ne peut pas rester en National », tient-il à préciser.

Habib Beye, l'entraîneur, très satisfait du début de saison de son équipe, espère lui aussi que les bons résultats vont s'enchaîner. Aujourd'hui, les Audoniens sont performants, dégagent de la confiance et sont sereins. Le Red Star poursuit sa marche en avant et doit rester concentré sur sa mission, aller chercher la L2 en fin de saison.

Enfin, signalons que la douzième édition du prix Jules Rimet se déroulera le 23 novembre prochain. L'occasion de commémorer les 150 ans de la naissance du fondateur du Red Star FC. ● MICHEL GERMAIN



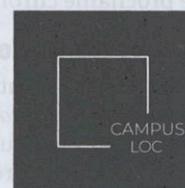
Jean-Claude N'Diaye

LA PHOTO DU MOIS

Elles amusent, elles intriguent les vitrines de la pharmacie « bizarre » (rue de Torcy) comme l'appellent les enfants du quartier. C'est pour eux que

Thierry Brouquier, pharmacien installé depuis 1991, met en scène et renouvelle régulièrement sa décoration. Ici pas d'affiches pour crèmes solaires et autres produits de para-pharmacie qui ne sont pas le « cœur du métier ». A la place en ce moment, dans la vitrine de droite, des poupées Barbie prennent le soleil autour du camion rose donné par une cliente. Le pharmacien raconte qu'une petite fille russe venait les coiffer tous les jours lors d'une précédente exposition. Dans la vitrine de gauche, une antique machine à écrire laissée par un voisin/voisine avec une collection de vieilles boîtes de médicaments dans un joyeux bric-à-brac. Le pharmacien ne chine pas mais il récupère tout ce qu'il peut comme cette collection de vieux livres d'école chez un grand-oncle qu'il a aidé à déménager. Il y a trente ans, sa première vitrine Halloween avait même attiré les maîtresses d'écoles du quartier, curieuses de savoir où il avait trouvé ses décorations. ● SYLVIE CHATELIN

La pharmacie du Marché, 2 Rue de Torcy.



**Des salles de formation et de réunion
pour vos événements !**

Bénéficiez
de 10%
de réduction*



CAMPUS LOC

- Salles de formation de 20 à 50m²
- Salles de réunion
- Bureaux individuels
- Emplacements de parking

En journée, en soirée ou le week-end

Nombreuses activités possibles :
AG, réunions, formations, cours
de soutien scolaire, répétitions
théâtrales ou musicales, cours de
gym douce...

CAMPUS LOC

Tel : 01 40 05 95 13 ou 06 63 04 60 69
contact@campusloc.fr / www.campusloc.fr

*sur présentation de cette publicité.

PSY LA JOURNÉE, MANGAKA LA NUIT

Psychologue dans le civil, Trickster publie le tome 1 de son tout premier manga : MechaXMendy. Rencontre avec un passionné autodidacte.

Véritable phénomène de société, le manga fait maintenant partie du patrimoine culturel français. Et si le marché est encore trusté par les Japonais, les auteurs français sont de plus en plus nombreux à se faire éditer. Parmi eux, un habitant du 18^e répondant au nom de plume Trickster (fripon ou farceur). À 32 ans, il sort son tout premier manga, MechaXMendy, ou l'histoire de deux cyborgs qui font tout pour dissimuler leur identité. Cette histoire, qui interroge notre rapport aux technologies, trouve sa source dans la profession de son auteur, psychologue. Un métier qui ne l'a pas empêché, au contraire, d'accoucher d'un premier tome qui n'a rien à envier aux spécialistes du genre.

Le fond de la classe comme atelier

Comme d'autres avant lui, Trickster, originaire du Val-de-Marne, a commencé à dessiner sur les bancs de l'école. En primaire, il griffonne ses premières planches en imitant un camarade, tandis qu'au collège, c'est du fond de la classe qu'il noircit ses cahiers. « Je m'ennuyais en cours donc je dessinais énormément », rebobine celui qui réalisera au lycée des fanfictions* du célèbre manga japonais Naruto. Puis en école de psycho, alors qu'il truste encore les places du fond,



Autoportrait dessiné de Trickster, dont l'ouvrage a pu être édité grâce à un financement participatif et une maison d'édition associative.

sa pratique du dessin s'intensifie. « On a commencé à entendre parler des auteurs français et certains se sont mis à publier des vidéos sur Youtube et Twitch, ce qui m'a permis de voir comment un professionnel travaillait, explique-t-il. J'ai commencé à les singer, en achetant les mêmes feuilles, la même encre, et les mêmes plumes. »

Humains vs machines

Depuis, en parallèle de son métier – qu'il pratique en cabinet dans le 18^e mais aussi sur une ligne d'écoute dédiée aux jeunes –, Trickster a trouvé sa patte et son univers à lui. Avec

MechaXMendy, il a opté pour une histoire où humains et cyborgs s'affrontent. Un thème né à Montréal en 2017 et qui est lié à son métier. « Là-bas, j'ai travaillé avec un gars qui développait une intelligence artificielle à qui tu parlais pour soulager ton anxiété. C'est après ça que j'ai voulu interroger la frontière entre l'humain et la machine. Adopter le point de vue des cyborgs, qui sont mi-humains mi-robots, était un excellent moyen pour ça. »

Un thème qui a plu aux lecteurs de Kippon Dream, une maison d'édition associative spécialisée dans le manga français. Avec Trickster, installé dans le 18^e depuis 2019, elle a lancé en mai dernier une campagne de financement participatif qui a réuni 91 contributeurs et plus de 4 000 €. Suffisant pour imprimer 1 000 exemplaires du tome 1 de MechaXMendy, qui devrait être suivi de quatre autres, même si son auteur sait que cela en fera sans doute le double. Qu'importe, puisqu'il a pour objectif à la rentrée 2024 de diviser son activité professionnelle en deux : d'un côté psychologue, de l'autre mangaka. ●

MAXIME RENAUDET

* Une fanfiction est un récit que certains fans écrivent pour amender ou même totalement transformer un produit médiatique (roman, manga, série télévisée, film, jeu vidéo, etc.)

MechaXMendy, par Trickster, édité par Kippon Dream, disponible le 18 novembre sur <https://kippondream.com>, réservable en librairie et achetable lors des dédicaces de l'auteur (sans doute présent à L'Attrape-Cœurs le 3 décembre).

CHAISES MUSICALES À LA MAIRIE DE PARIS

A la suite des élections sénatoriales, de nouveaux adjoints ont été élus au Conseil de Paris. Jacques Baudrier (élu dans le 20^e, PCF), qui était en charge de la construction, récupère le logement préalablement délégué à Ian Brossat (*lire son interview p. 4*). La construction est récupérée par Thomas Chevandier (20^e, PS). Mélody Tonolli (14^e, EELV) passe à la politique de la Ville, en remplacement d'Anne-Claire Boux (18^e, EELV), alors que celle-ci prend la santé. Le commerce revient à Nicolas Bonnet-Ouladj (12^e, PCF). Et la propreté à Antoine Guillou (13^e, PS). ●

S.M.

50^E ANNIVERSAIRE DU COUP D'ÉTAT AU CHILI

En septembre 1973, le gouvernement de Salvador Allende était renversé. Pour commémorer cet événement, la mairie propose une journée d'échanges avec l'orchestre La Pintana autour de la connaissance du 18^e. Cette formation musicale est l'une des nombreuses actions solidaires conçues dans la banlieue de Santiago pour promouvoir l'inclusion des jeunes. Ricardo

Suanes, architecte chilien exilé en France après le coup d'état, a été sollicité par Daniele Premel, adjointe (PCF) chargée de l'éducation populaire, de la mémoire et du monde combattant, pour les accompagner dans une visite du 18^e avant qu'ils ne se produisent le soir même pour un concert de musique chilienne et de pièces françaises à la mairie. ● S.C

Concert le 17 novembre, à 19 h à la mairie.

LUNDI 6 NOVEMBRE

Gley-Championnet

Portraits d'habitants qui ont participé au projet de désenclavement de ce quartier en mairie et dans cinq autres lieux (infos sur mairie.fr).

MERCREDI 8 NOVEMBRE

Place Cheikha Remitti

Restitution de la concertation sur l'aménagement de cette place, à l'Espace Paris Jeunes au 6 rue de la Goutte d'Or de 16 h à 19 h.

Un quartier plus beau

Résultat de la consultation « Embellir votre quartier - porte Montmartre », au campus Clignancourt, 2 rue Francis de Croisset, à 19 h.

Folk, pop, rap

Concert du trio Argil, de Coco Macé et Lemofil aux Trois Baudets à 20 h, 64 boulevard de Clichy.

DIMANCHE 12 NOVEMBRE

Courir solidaire

Les Foulées de la solidarité sont organisées au profit de l'AFM Téléthon. Deux distances : 5 km à 11 h ; 10 km à 11 h 05. Inscriptions et retrait des dossards dès 8 h 30 au départ de la place AnneMarie Carrière.

MERCREDI 15 NOVEMBRE

Tout petits

Réunion d'info sur les modes de garde à 17 h en mairie.

DU 15 NOVEMBRE AU 19 DÉCEMBRE

Boîtes de Noël

La Fabrique de la solidarité collecte des boîtes de Noël. Remplir une boîte de friandises, produits de toilette, livres et autres cadeaux ; décorer la boîte et la déposer en mairie.

JEUDI 16 NOVEMBRE

Au Japon

Jeudi en musique accueille les compositeurs japonais du Trio Freya (piano, flûte et violoncelle). A 19 h en mairie.

Vincent Platini

Rencontre avec l'auteur de *Écrits fantômes : lettres de suicide (1700-1948)*, L'Humeur vagabonde, 44 rue du Poteau à 19 h.

Travailler demain

Atelier avec l'écrivaine prospectiviste Anne-Caroline Paucot, 19 h, Maison de la conversation, 12 rue Maurice Grimaud.

SAMEDI 18 NOVEMBRE

Après la vie

Sous le titre Biao Mian, expo conçue par l'artiste chinoise Wawa741 sur le deuil dans une perspective bouddhiste. A l'Echomusée, 21 rue Cavé.

COMPARUTION IMMÉDIATE

“Quand je l’ai vu avec le sac j’ai compris que c’était un cambriolage”

Devant la 23^e chambre du tribunal correctionnel de Paris, deux jeunes hommes qui pensaient bientôt voir le bout du tunnel.

Leurs cambriolages en série les ont rattrapés. Rayan, 19 ans, et Yacine*, 21 ans, comparaissent pour avoir pénétré chez une « concierge de luxe ». Une personne dont le métier est de conserver chez elle les articles de prix de ses clients de la jet set. Bijoux, argent et maroquinerie de prestige : 120 000 euros de butin. Rien n’a été retrouvé dans leurs domiciles respectifs. Mais sur la voie publique les caméras les ont filmés. Ils étaient trois. Tous connus de la police. Tous avec à leur casier plusieurs condamnations pour des faits similaires. Un guetteur, un casseur et... un mineur. Celui-ci comparaitra devant une autre cour. Il a reconnu les faits et

dit avoir agi seul. Pratique. Le bornage des smartphones a permis aux enquêteurs de suivre les déplacements de la petite bande. Rayan reconnaît sa présence sur les lieux du délit. « L'accouchement aura été difficile », ironise le président. Et 1000 euros reçus pour ses services. Il aurait fait le guet au bas de l'immeuble sans savoir ce qu'il se passait dans les étages. « J'ai déjà fait des cambriolages, donc quand j'ai vu le sac j'ai compris ce qui s'était passé. » Après les faits, direction le 18^e où les trois ont famille et réseaux. Yacine, lui, dément. Il était là pour livrer du cannabis. Ah non, finalement c'était pour rencontrer une prostituée. Dans le 7^e arrondissement. Dans

l'immeuble du délit. Au moment des faits. Les deux prévenus, l'œil innocent, la parole concise, disent ne pas se connaître.

« Les policiers vous ont pourtant entendu vous appeler par vos surnoms, d'une cellule à l'autre pendant la garde à vue », observe le juge. La sanction tombe : douze mois pour Rayan, quinze pour son comparse. Dommage. Tous deux purgeaient une condamnation pour des faits antérieurs. Rayan était libérable le jour même de la garde à vue. Yacine un peu plus tard.

« Tombé » pour un cambriolage chez un comédien de renom et un butin estimé à 400 000 €. La promesse d'embauche produite pour justifier d'un placement en semi-liberté attendra encore. ●

SANDRA MIGNOT

* Les prénoms ont été modifiés.

EXCURSION (ACCOMPAGNÉE) EN KAFKALAND

Quand une démarche administrative simple vire au casse-tête...

Longtemps j'ai connu une phobie administrative, peu à peu assoupie. Et bing ! arrive la folie numérique de l'administration. Là, mon trouble se réveille. Comprendre simultanément deux logiques et deux langages (voire trois pour les non francophones) – ceux de l'administration ET d'internet – n'est pas à ma portée.

Or, il y a peu, j'ai dû faire immatriculer une voiture achetée d'occasion. Après avoir évincé nombre de « cookies », je découvre le site de l'ANTS⁽¹⁾, l'agence officielle du gouvernement et je débouche sur celui de Simplimmat, application dédiée aux immatriculations de véhicules : « Avec Simplimmat, simplifiez-vous la vie, en quelques minutes réalisez les formalités administratives », etc. Chouette, me dis-je, cela va être facile. Mais patatras, il faut installer une application sur un smartphone... que je n'ai pas. Je passe sur le fait que Simplimmat ne prend en charge que les VT, TMQM, QLEM, CL⁽²⁾...

Avant de péter un câble, je comprends vite que je n'y arriverai pas et, munie du code de cession du véhicule, me rends au PIMMS⁽³⁾ de la porte Montmartre. Il n'est qu'à vingt minutes en bus. Une douzaine de personnes attendent déjà patiemment ce matin-là (j'ai dû revenir l'après-midi). Mon tour venu, je suis reçue par un char-



mant jeune homme, souriant, calme et qui s'avère très compétent. Il va passer tout de même environ trois-quarts d'heure (bug inclu) pour venir à bout de « mon » problème, car il doit procéder à pas moins d'une quinzaine d'opérations (15 !!!). Avec à la clé, création de trois comptes : celui de l'ANTS, lui-même ne fonctionnant qu'avec celui de France Connect qui lui-même n'est validé que par celui d'Ameli. De vraies poupées gigognes ! Le tout réclamant adresse mail et téléphone portable.

Je suis repartie avec un tas de codes, identifiants, mots de passe écrits à la va-vite... Et avec une question en tête : que vient faire mon compte sécu dans la validation d'une immatriculation de voiture ? Des esprits chagrins diront que cela permet d'avoir accès à toute notre vie privée... en un clic !

Merci cependant à l'association Pimms et à ses salariés de la porte Montmartre qui m'ont apporté ce jour-là une aide et un

brin de réconfort, comme à une quarantaines de personnes chaque jour. ● MAUD MALICHAY

(1) Agence nationale des titres sécurisés

(2) Différents types de cartes grises

(3) Point d'information et de médiation multi-services (lire nos n° 316 et 317).

LE 18^E DU MOIS

13 rue des Amiraux 75018 Paris
18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

ISSN 1259-9034

Numéro de commission paritaire 1027 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction Dominique Andreani, Dominique Boutel, Noël Bouttier, Pia Carron, Sylvie Chatelin, Dominique Delpiro, Danielle Fournier, Michel Germain, Annie Katz, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Catherine Masson, Sandra Mignot, Maxime Renaudet, Véronique Soulé, Fantah Touré.

Photographies et illustrations

Stéphanie Clément, Jean Martin, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux.

Relecture

Elise Coupas, Annie Katz, Emmanuel Tronquart.

Rédaction en chef

Sandra Mignot avec Annie Katz, adjointe

Graphisme original

Pilote Paris

lere rédactrice graphiste

Isabelle Royère

Bureau de l'association

Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Catherine Masson, trésorière, Cécile Vialle, secrétaire

Site et réseaux sociaux

Noël Bouttier, Valentina Casciu, Cornélie Paul

Responsable de la distribution

Anne Bayley

Responsable des abonnements

Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli

Marika Hubert

Directrice de la publication

Sylvie Chatelin

Fondateurs

Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant

Imprimé sur presse numérique

Promoprint, 5 rue Olof Palme, 92110 Clichy

Tous les points de vente sur
www.18dumois.info

PROCHAIN NUMÉRO :
PARUTION
LE 1^{ER} DECEMBRE

RETROUVEZ
LE 18^E DU MOIS
SUR LES RÉSEAUX
SOCIAUX

FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
TWITTER / @LE18EDUMOIS

NATURE

LA RONCE, ROYAUME DE LA BIODIVERSITÉ

Avec ou sans épines, les ronces offrent leurs fruits délicieux. Mais la plus sauvage d'entre elle, la ronce des bois, *Rubus fruticosus*, est malheureusement en voie de disparition dans notre arrondissement.

En France, les fruits de deux plantes différentes portent le même nom : on les appelle des mûres. Mais parle-t-on du fruit du mûrier (*Morus*) ou de celui de la ronce (*Rubus*) ? C'est de cette dernière dont je vais vous parler aujourd'hui.

Il existe de nombreuses espèces de ronces de par le monde et neuf espèces sont communes dans l'Hexagone, dont la délicieuse framboise, *Rubus idaeus*. Toutes appartiennent à la grande famille des rosacées qui comprend le rosier, l'aubépine, le pommier et de nombreux arbres fruitiers, à noyaux ou à pépins.

La ronce protectrice

La ronce commune ou ronce des bois, *Rubus fruticosus*, est une plante particulièrement intéressante pour la biodiversité. Très présente dans les haies bocagères, elle lance ses tiges épineuses à l'assaut des arbustes environnants d'où elle dégringole en été. Ses extrémités sont chargées de fruits dont se régalaient renards, fouines, muscardins, blaireaux et de nombreux oiseaux qui diffuseront les graines dans leurs excréments.

Ces fruits permettent de confecturer de délicieux gâteaux, gelées ou sorbets mais si vous voulez manger des mûres fraîches, assurez-vous qu'elles ne risquent pas d'avoir été souillées par des déjections de renards qui contiennent souvent des œufs d'*Echinococcus*, sorte de ver parasite proche du ténia. Seule une cuisson supérieure à 60°C permet d'éliminer tout risque de contamination et même si la maladie ne touche qu'une trentaine de personnes par an en France, mieux vaut prendre ses précautions.



Jean-Claude N'Diaye

Lorsque la ronce pousse isolément au milieu d'une prairie, elle forme des coussins végétaux qui abritent des lièvres, des lapins ou des oiseaux comme le tarier pâtre et la pie grièche. Si elle pousse en sous-bois, elle accueillera les couvées des rouge-gorges, fauvettes et autres accenteurs mouchets, ainsi que les jeunes pousses de grands arbres qu'elle protège des dents des herbivores. Les forestiers lorrains disent de la ronce qu'elle est « le berceau du chêne » et les normands qu'elle est « la mère du hêtre » !

Place aux décoratives

La floraison qui dure longtemps attire de nombreux insectes, dont l'abeille domestique, alors que les feuilles sont appréciées par les chenilles du bombyx et du nacré de la ronce et d'autres papillons, ainsi que des trois espèces de phasmes françaises. La ronce apprécie le voisinage des humains qui lui four-

nissent involontairement, par leurs déchets, l'azote qu'elle apprécie.

Mais il reste peu de ronces dans notre arrondissement, les anciennes friches comme le dépôt de Chapelle Charbon ou la Petite Ceinture étant transformées en jardin ou en lieu de promenade. On y plante parfois des ronces asiatiques plus décoratives comme *Rubus thibetanus* ou *Rubus cockburnianus*, à la merveilleuse écorce blanc nacré en hiver. Pour les jardins partagés, comme l'Univert à la Goutte d'Or, il existe des ronces à gros fruits, sans épines et à joli feuillage découpé comme *Rubus fruticosus* « *Oregon thornless* » qui forme une tonnelle d'accès au pied de l'escalier. Il existe même un hybride entre la ronce de Californie, *Rubus ursinus* et la framboise, appelée mûroise, *Rubus X loganobaccus*. Alors, quelle ronce allez-vous planter chez vous ? ●

JACKY LIBAUD

... et mat

Echecs pour tous, champions ou débutants, à partir de 7 ans, à 15 h à la bibliothèque de la Goutte d'Or, 2-4 rue Fleury.

A Quartier libre

Pour la première fois, le restaurant est ouvert un samedi de 12 h à 14 h, 9-11 rue de la Charbonnière.

Papei

Lecture musicale par l'auteur de ce conte dans le cadre des « Répéthèques des familles », 16 h, bibliothèque Maurice Genevoix, 19 rue Tristan Tzara.

MARDI 21 NOVEMBRE

Seniors

Conseil des aînés à 15 h en mairie.

MERCREDI 22 NOVEMBRE

Forum emploi

En mairie de 10 h à 17 h.

JEUDI 23 NOVEMBRE

Transformer ses déchets

Distribution de composteurs en mairie. Sur inscription via mairie18.paris.fr

Voir l'invisible

Rencontre avec Fleur Hopkins, autrice de ce livre sur l'histoire visuelle du mouvement merveilleux-scientifique à 19 h, L'Humeur vagabonde, 44 rue du Poteau.

SAMEDI 25 NOVEMBRE

Club manga

Rencontre avec Zoro, auteur de *Utopia 3000* de 11 h à 13 h. Pour les plus de 15 ans à la bibliothèque Vaclav Havel, 28 esplanade Nathalie Sarraute.

Tiep Bou Dien

Apprendre à cuisiner ce plat sénégalais avec Rokhaya Samba. De 9 h 30 à 13 h 30 à Quartier libre. S'inscrire : quartierlibre4c.fr

Musique à Memphis

Projection du documentaire *Soul kids* sur la Stax Music Academy qui permet aux ados de comprendre l'histoire afro-américaine à travers de grands tubes de soul. 14 h 30, bibliothèque de la Goutte d'Or.

MERCREDI 29 NOVEMBRE

Mercredi des révolutions

Au programme Théâtre et révolution avec l'auteur et metteur en scène Joël Pommerat et l'historien Martial Poirson, 18 h 30 en mairie.

JEUDI 2 DECEMBRE

Contes musicaux

Avec l'Orchestre de Paris en mairie à 11 h.

NOËL SOLIDAIRE, COLLECTE DE JOUETS

Pour ne pas laisser les enfants des familles vivant en hôtels sans cadeau à Noël, les centres Paris Anim' se mobilisent pour une grande collecte de jouets et livres en partenariat avec le Samu social.

Vos enfants ont grandi, leurs coffres à jouets débordent ? N'hésitez pas à porter jeux, jouets

et livres (bébés à adolescents) dans un des trois centres du 18^e ou dans la boîte spécialement prévue à cet effet dans le hall de la mairie.

« Un petit geste pour un grand bonheur » ! ● S. C.

Centre Binet, 28 av. de la porte Montmartre,
Centre Hébert, 9 rue Tchaïkowski,
Centre Rachid Taha, 26 boulevard de La Chapelle

NOUVELLE ÉTAPE POUR LE TRI DES DÉCHETS ALIMENTAIRES

Nos poubelles vertes (ou grises) contiennent encore en moyenne 38 % de déchets alimentaires qui finissent brûlés, alors qu'ils se composent en majorité d'eau... Cherchez l'erreur !

Chaque année nous produisons en un an plus de 80 kg de déchets alimentaires (restes de nos repas, épluchures, coquilles d'œufs, marc de café, sachets de thé...) qui sont jetés dans le bac « hors tri » (ou « tout venant »). À compter du 1^{er} janvier 2024, tout va changer car les collectivités seront dans l'obligation de fournir des solutions de tri à la source de ces biodéchets. Plusieurs actions ont déjà été mises en place par la Mairie dans le 18^e. Frédéric Badina, conseiller de Paris (EELV), délégué auprès du maire du 18^e chargé de la propreté de l'espace public, du réemploi et de l'économie circulaire, rappelle le système actuel et précise le projet prévu pour accélérer le mouvement.

Les Alchimistes (1) collectent le marc de café de la mairie et le transforment en compost. Dans une douzaine d'écoles de l'arrondissement, dont certaines, lorsque l'espace le permet, sont équipées d'une table de tri (comme à Maurice Genevoix), les enfants sont sensibilisés et apprennent à vider le reste de leur repas dans la poubelle appropriée. Celle-ci sera ensuite collectée et son contenu valorisé en compost ou biogaz.

Choix des bornes collectives

Une expérience test menée depuis quelques années dans les 2^e, 12^e et 19^e arrondissements visant à élargir la collecte en porte-à-porte, ne s'est pas révélée concluante car confrontée à une forte opposition des gardiens d'immeuble qui ont certainement déjà fort à faire avec les poubelles



Sandra Mignot

vertes et jaunes. Aussi a-t-il été décidé de basculer vers des bornes collectives d'apports volontaires. Car ces dernières, déjà en place sur les marchés (de l'Olive [17,35 tonnes collectées en 2022], Ornano, Ney et Barbès), fonctionnent très bien, d'après l' élu. Les bornes actuelles seront donc multipliées. Il est question d'en disposer deux par marché en moyenne. Elles seront complétées par les bornes Trilib' dans lesquelles on peut déjà déposer le verre, les emballages en plastique et en métal ainsi que les cartons. Un bac supplémentaire leur sera adjoint et permettra à chacun d'y déposer ses déchets alimentaires lors de ses déplacements.

Frédéric Badina veillera au bon déploiement de ces futures bornes Trilib' et envisage leurs emplacements. Peut-être une sur l'esplanade Nathalie Sarraute, une sur la place des Abbesses et d'autres qui remplaceront les colonnes à verre existantes. Dans les

espaces contraints comme à Montmartre (lire ci-dessous), à défaut de la panoplie complète, peut-être seulement une borne de déchets alimentaires, également près des rues aux écoles, là où il sera facile de déposer les sacs en accompagnant les enfants le matin, pour, dit-il, « aller chercher le déchet là où il est, capter la matière, lui donner une seconde vie et réduire le poids de la poubelle. »

Convaincre les habitants

Et pour collecter tous ces déchets, ainsi que ceux des commerçants et des sites publics parisiens (restaurants municipaux...), c'est la société Moulinot (2), « pionnier de la valorisation des biodéchets dans la restauration parisienne » (dixit leur site), qui a décroché le marché parisien de la collecte et de la transformation. L'originalité de ses bacs ? Sans angle, ils sont à fond rond pour une meilleure hygiène. La Mairie de Paris a accompagné cette entre-

prise d'insertion œuvrant dans l'économie circulaire pour le développement de son site de compostage en Ile-de-France, là où sont transformés les biodéchets collectés. Elle la soutient dans la consolidation de son site au fur et à mesure du changement d'échelle, en prévision des volumes plus importants à traiter lorsque la collecte battra son plein (le tonnage reste à préciser).

Frédéric Badina précise que ce marché « attribué à une entreprise de l'économie sociale et solidaire est une victoire des écologistes » et il est fier de « montrer aux gros du secteur, Véolia et Derichebourg, entre autres, que c'est possible ». Ne reste plus qu'à convaincre les habitants, pour celles et ceux qui ne compostent pas déjà sur leur balcon, jardin partagé ou autre, de l'intérêt de déposer leurs biodéchets dans les bornes idoines pour qu'ils soient valorisés ensuite en compost ou biogaz. Et limiter leur décomposition dans les décharges, génératrice d'émissions de gaz à effet de serre. Pour cela, il mise sur une campagne au plus près des habitants et cible principalement les copropriétés tout en sachant qu'un temps d'adaptation sera nécessaire.

Mais gardons en tête que le meilleur déchet, c'est toujours celui qu'on ne produit pas, qu'il soit valorisable ou pas. ● SYLVIE CHATELIN

1. Les Alchimistes offrent des solutions de recyclage et de collecte des déchets alimentaires à Paris et en Ile-de-France pour les professionnels et les particuliers et transforment ces déchets sur leurs sites de compostage. Ils sont implantés dans toute la France.
2. www.moulinot.fr

BILLET DE MAUVAISE HUMEUR

TRIER, OUI, MAIS COMMENT ?

La question du tri, et plus largement des déchets, se pose de façon cruciale pour nombre d'immeubles de la butte Montmartre qui ne sont pas « aux normes ». Construits pour certains au 18^e siècle, pour beaucoup au 19^e, dans des quartiers très modestes à l'époque, beaucoup des petits immeubles de la Butte ont des entrées très étroites et leur cour se situe à un niveau inférieur de celui de l'entrée, pente oblique. Il est donc impossible pour les occupants d'y installer les deux conteneurs, le jaune et le vert. C'est un choix : soit les poubelles, soit le passage.

La solution trouvée (et tolérée) c'est la descente des ordures ménagères dans des sacs plastiques réglementaires à déposer chaque jour sur le trot-

toir (ou dans les poubelles des voisins plus chanceux, ni vu ni connu, avant 8 h 30, heure du passage du camion-poubelle, le tout en pyjama, en espérant qu'aucune personne de connaissance n'est à sa fenêtre !).

Quant aux contenants pour le verre, il faut de même squatter, le mardi, jour du ramassage, les poubelles voisines qui ne sont pas pleines, ou descendre au container de rue le plus proche. Cela suppose parfois d'affronter les nombreuses marches, pleines de charme mais « rudes aux miséreux », porteurs de sacs pleins de bouteilles de toutes sortes ! Tout cela demande une organisation implacable si l'on ne veut pas se laisser déborder.

Quant au compost, ce n'est même pas la peine

d'y songer... On s'interroge pourtant : il paraîtrait relativement simple d'occuper les espaces libres de la Butte (en particulier le long des escaliers, qui d'ailleurs servent déjà de poubelle, mais en plein air), des recoins obscurs, des abords de squares, pour y installer des poubelles (pourquoi pas mobiles) de tri, à la fois esthétiques et pratiques, comme on en trouve ailleurs dans le 18^e.

Mais à Montmartre, rien de ce genre. Montmartre où pourtant défilent des milliers de touristes, laissant derrière eux, vu l'absence physique de réceptacles, les traces de leur passage, ajoutant ainsi un élément de plus à la problématique de la propreté. Pourquoi ne pas lancer un concours alliant la beauté à l'ingéniosité, pour concevoir un mobilier urbain adapté ? Pourquoi ne pas solliciter la réflexion des impétrants ? Certains habitants doivent donc continuer à appartenir à la catégorie des « malandrins » qui ne respectent pas vraiment la loi, bien malgré eux ! Au risque de voir traîner l'objet de leur forfait plusieurs jours, comme un rappel de leur incivilité... ● DOMINIQUE BOUTEL

ON RÊVE À NOUVEAU RUE CAULAINCOURT

Retour à la vie pour un emblème de l'histoire montmartroise.



Jean-Claude N'Diaye x2

Is étaient impatientes qu'il ouvre à nouveau, les anciens habitués du bar Au Rêve ! Au point que pendant les travaux, il y en avait toujours un qui passait la tête en demandant : « Alors, ça avance ? » Et ils étaient là le 4 octobre, à côté des amis et des journalistes venus célébrer la réouverture d'un lieu mythique pour la mémoire qu'il évoque, celle d'un Paris littéraire, artistique et bohème.

En effet, en 2019, après une gestion désastreuse du propriétaire de l'époque, le bar est placé en liquidation judiciaire puis fermé pendant plusieurs années. Les amoureux du quartier se demandaient ce qu'allait devenir ce lieu qui, après avoir été une crèmerie à la fin du XIXe siècle, avait vu défiler au comptoir le temps et les stars, Jacques Brel, Patrick Modiano, Marcel Aymé, Claire Bretécher et bien d'autres (*lire notre n° de janvier 202x*) et avait survécu « dans son jus » aux transformations sociales du bas de la Butte.

Inscrire l'histoire dans le futur

C'était le cas d'Antoine, Clémentine et Corentin, fondateurs d'un studio de création qui conçoit des marques, des objets et des lieux. Mais surtout habitants du quartier, pour l'un d'entre eux à titre « historique » puisqu'un de ses ancêtres a construit une grande partie des immeubles haussmanniens de la rue Caulaincourt. Les trois complices rachètent les murs et le bail et se lancent dans une restauration respectueuse des lieux, selon l'esprit



qui anime leur agence, inscrire le futur dans un passé. « Nous avons une sorte de responsabilité », explique avec enthousiasme Antoine Ricardou, qui n'hésite pas à mettre la main à la pâte malgré un agenda professionnel bien rempli par ailleurs. « Nous sommes dans une démarche conservatrice, nous tirons le fil d'une histoire en la connectant au présent, à l'opérationnel. Nous redonnons de la vie ».

Le décor le prouve : miroirs biseautés, vieux bar restauré, frigos modernisés, lampes et appliques nettoyées, rien de clinquant bien au contraire, l'idée d'avoir toujours été là. Et pour aller plus loin, on embauche Mathieu Renucci, ancien gérant qui se retrouve à nouveau derrière le bar pour accueillir les clients, pour la plupart des gens du voisinage, parents d'élèves venus boire leur café avant d'aller travailler, ouvriers des chantiers proches, étudiants, nostalgiques ou curieux.

D'ailleurs, tout le monde semble se connaître ou presque et certains anciens félicitent Antoine : « C'est super ce que t'as fait ! ». Maintenir une vie de quartier dans un endroit que le marché immobilier transforme à toute vitesse, c'est vital ! En plus, l'aménagement été validé par Eyliette Ségard, qui en fut la patronne pendant cinquante ans, à la suite de son père. Et ça, ça vaut toutes les critiques !

Un musée dans les toilettes

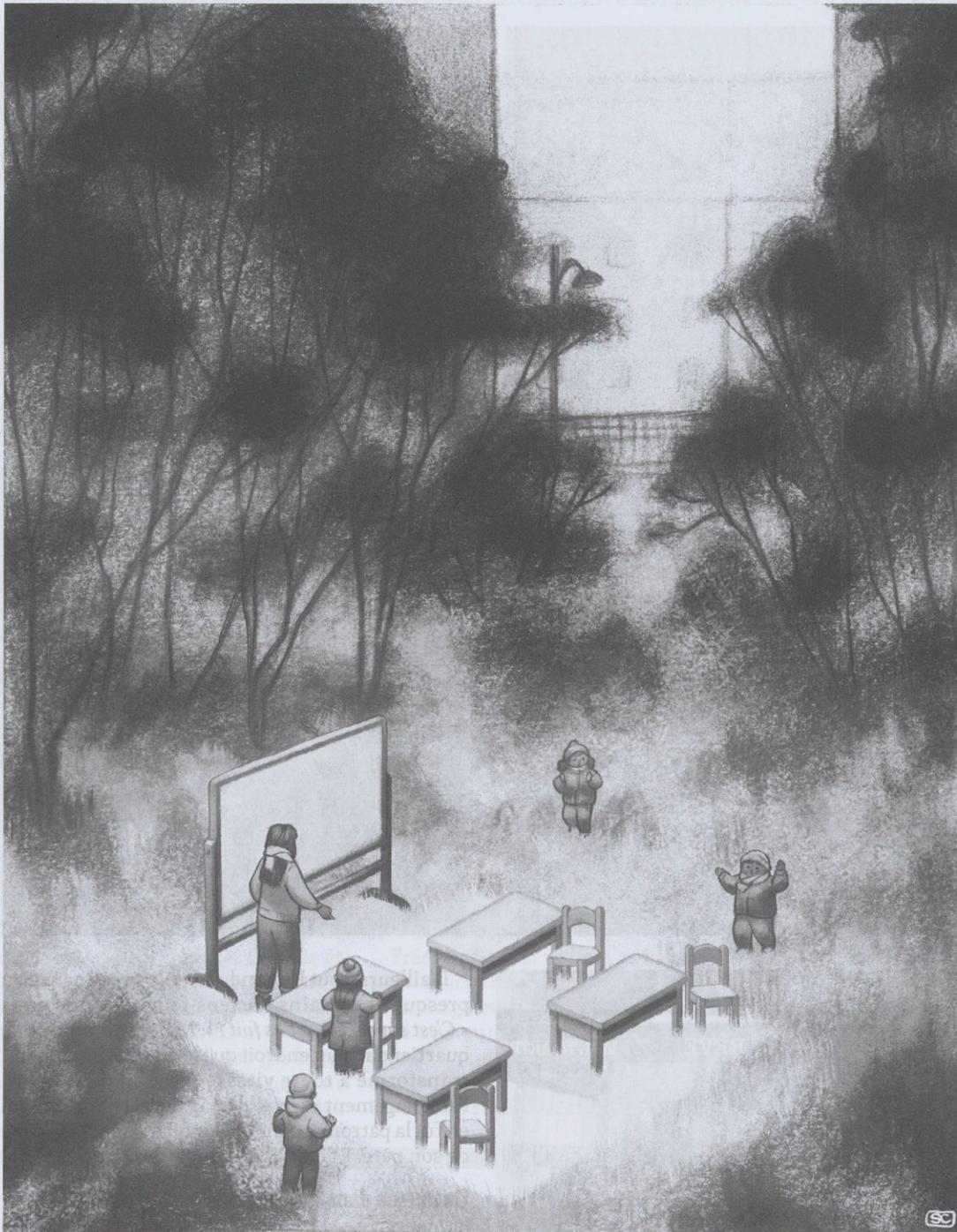
Au Rêve, c'est aussi un restaurant qui s'étend jusqu'à la salle du fond, repeinte d'un rouge chaud, sobrement éclairée et séparée en partie du reste du café par des closures (claustras ?) à l'ancienne. La carte reflète l'esprit des lieux, associant le passé au présent, où la gratinée à l'oignon côtoie le gravlax de saumon. Les prix restent raisonnables pour le quartier, avec des menus à 17 ou 21 €. Et surtout, il ne faudra pas oublier de passer aux toilettes, une question récurrente des anciens habitués qui s'inquiétaient de leur disparition : autrefois situées dans une petite cour, elles ont été modernisées et accueillent un « musée » mis en scène grâce à une copie de l'ancien taxiphone, des inscriptions au mur et des stickers d'époque que l'on découvre façon « voyeur » par une fenêtre vitrée. Un autre clin d'œil, amusé cette fois-ci, au passé ! ●

DOMINIQUE BOUTEL

Au Rêve, 89 rue Caulaincourt, métro Lamarck-Caulaincourt, service continu 7j/7.

QUAND L'ÉCOLE PREND L'AIR AU JARDIN

Des professeures font classe dans la nature pour une approche nouvelle du travail scolaire, hors du quotidien.



pour un temps d'observation de ce qui a changé depuis la dernière fois : les plantes ou les fleurs qui ont poussé, les feuilles qui commencent à tomber... Puis les enfants s'installent autour de l'enseignante ou autour de la grande table, pour les jeux de langage, de mathématiques, de reconnaissance des arbres à partir de photos, pour dessiner ou peindre tout ce qu'ils viennent d'observer, pour lire des albums... en somme, les mêmes activités qu'en classe, mais pas tout à fait. Elles sont rythmées par des temps de jeux libres pour courir, sauter, se cacher, s'attraper, tout en respectant les plantations et les parcelles. En effet, les enfants savent qu'il ne faut pas franchir les espaces délimités par les cordages ni arracher les feuilles des arbres, mais qu'il est possible de ramasser celles qui sont par terre.

Pour Clara Plessier et ses collègues (Lucie Lecouvreur, Véronique Moreau et Pauline Payen), ce jardin représente un formidable espace de liberté, à la superficie adaptée : vu à hauteur d'enfant, le Bois Dormoy ressemble à une véritable forêt. La porte du jardin, habituellement ouverte quand un adhérent s'y trouve, est fermée quand les classes sont là. « Cela nous rassure, les enfants peuvent circuler comme ils veulent, sans qu'on s'inquiète, ce qui est vraiment rare à Paris. »

Favoriser l'autonomie

Les enfants de CE2 de l'école Doudeauville ont beau être plus grands, pour eux aussi le Bois Dormoy, caché dans la cité de La Chapelle, est « un endroit qui fait magique », car on ne devine pas sa présence depuis la rue Marx Dormoy. Yassamin Jautée, leur enseignante, apprécie de les voir de plus en plus à l'aise dans le jardin (au début, certains d'entre eux avaient peur des bestioles) et heureux de retrouver « leur » coin à chaque fois.

Son projet est avant tout de favoriser le travail scolaire dans un environnement différent, propice à des apprentissages diversifiés ou en situation réelle. Par exemple, en mathématiques, les enfants ont établi le plan du bois, ou encore utilisé règle, mètre ruban et décimètre pour mesurer feuilles, arbres et jardin... Ces activités « déplacées » - telles « Silence on lit ! », le quart d'heure de lecture qui se déroule deux fois par semaine dans toutes les classes de l'école - motivent les enfants et les rendent davantage acteurs par leurs expériences, note Yassamin Jautée, même si pour certains, il est difficile de comprendre qu'au Bois Dormoy, on doit travailler tout autant qu'en classe. Mais bien sûr, elle réserve un temps à l'exploration libre du jardin, à l'identification des arbres ainsi qu'aux activités d'arts plastiques telles la création d'œuvres éphémères en land art avec ce qui se trouve au sol. « Les enfants apprennent beaucoup au Bois Dormoy et j'apprends avec eux : c'est l'essence même de mon métier », souligne-t-elle en souriant. Les enseignantes ne manquent pas d'idées pour développer de nouveaux projets au jardin : cultiver une parcelle, comme le fait déjà depuis plusieurs années une classe de l'école maternelle Marx Dormoy, mettre en place des ateliers avec des personnes ou associations expertes (telle la Ligue pour la protection des oiseaux), etc. Ces envies ravissent les adhérents de l'association du Bois Dormoy qui souhaitent ouvrir le jardin le plus largement possible aux habitants du quartier. ●

VÉRONIQUE SOULÉ

Le Bois Dormoy, 2 bis cité de La Chapelle, ouvert au public les samedis et dimanches après-midi, leboisdormoy@gmail.com

Faire l'école dehors. Depuis plusieurs années, l'idée fait son chemin chez les enseignants et les expériences se multiplient un peu partout en France, même à Paris. Pourtant, les espaces verts - parcs ou jardins - pouvant accueillir régulièrement les élèves n'y sont pas si nombreux !

Au jardin partagé Le Bois Dormoy, l'idée est devenue réalité pour plusieurs enseignantes des écoles Pajol et Doudeauville. Elles y sont d'abord venues quelques fois, au fil des saisons et depuis l'année dernière s'y rendent toutes les semaines. Chaque jour, du lundi au vendredi, l'une des quatre classes de maternelle de l'école Pajol ou celle de CE2 à l'école Doudeauville vient « travailler » pendant une bonne heure au Bois Dormoy, situé à cinq minutes à pied de leurs établissements. Car il s'agit bien de profiter du jardin pour faire classe, mais de façon différente, et de permettre aux enfants citadins de (re)nouer

des liens avec une nature qui, pour la plupart d'entre eux, n'appartient pas à leur paysage quotidien : une sensibilisation à l'écologie en douceur !

Un espace de liberté

« Au début, certains enfants ne voulaient pas venir, n'osaient ni bouger ni courir, et ne portaient pas toujours des vêtements adaptés, reconnaît Clara Plessier, initiatrice du projet à l'école Pajol. Aujourd'hui, ils attendent avec impatience le jour du Bois Dormoy. » Quel que soit le temps (sauf trombes d'eau ou froid glacial, évidemment), les enfants ouvrent la porte du jardin vers dix heures, l'enseignante et l'assistante éducative (ATSEM) tirant chacune un chariot débordant de matériel (livres, pinceaux et pots de peinture, papiers, stylos, jeux d'éveil, jeu de mölkky, cerceaux, etc., mais aussi loupes ou pinces à insectes).

Le plus souvent, le jardin résonne d'abord des cris joyeux des enfants, avant que le calme revienne,

HALLE PAJOL

UNE SALLE (ENCORE) TROP SOUVENT VIDE

Avenir encore incertain pour la salle de spectacle située dans les locaux de l'auberge de jeunesse de la Halle Pajol. L'arrivée d'un nouveau directeur sera-t-elle source d'un nouveau départ ?

Le festival Traverses présentait son dixième spectacle de danse le 14 octobre dans la salle de spectacle de l'auberge de jeunesse Yves Robert, soutenu comme chaque année par la Mairie du 18^e via la dotation culturelle. Spectacle toujours très apprécié par une salle pleine mais qui, cette année, n'était pas accompagné de son habituelle exposition de dessins ou de photos dans le foyer voisin.

Cette absence serait due à « une annulation arbitraire et tardive de l'exposition de la part du directeur sortant de l'auberge de jeunesse » selon Ricardo Suanes, fondateur de l'association ACTe et du groupe d'artistes Traverses... Et surtout au flou qui entoure le fonctionnement de cette salle depuis son ouverture.

Bref historique

Ouverte en 2013, la salle est issue d'une longue concertation entre la Ville et différentes associations et collectifs dont Ricardo Suanes, très investi dans la réhabilitation de la Halle Pajol, fait partie. Elle répondait à une forte attente des habitants pour pallier le manque d'infrastructures culturelles dans le quartier. L'accord issu de cette concertation prévoyait une répartition du temps d'occupation entre la Ville, 200 jours par an pour des activités culturelles et l'auberge de jeunesse, locataire des lieux où est implantée la salle, pour

ses activités commerciales (réunions, séminaires...) les 165 jours restants.

Un programmateur culturel qui devait être nommé par la Ville pour faire vivre ses 200 jours d'occupation culturelle ne l'a jamais été, toujours d'après Ricardo qui constate également une sous-occupation de la salle. Elle serait vide plus de 60 % du temps (25 % en 2019).

Il précise également qu'aucun contrat n'a été signé, laissant la porte ouverte à des interprétations personnelles et menant potentiellement, comme pour le festival Traverses, à l'annulation pure et simple de l'exposition qui en faisait partie au motif que « l'affichage de femmes nues ne correspond pas à [nos] valeurs ».

Nouvelle équipe

Violaine Trajan, adjointe au maire du 18^e chargée de la culture, n'a pas non plus, connaissance d'un quelconque contrat ou accord écrit formalisant l'utilisation de cette salle et la répartition des jours d'occupation. Elle note cependant que le conservatoire bénéficie de cinq créneaux gratuits par an et qu'un tarif préférentiel est accordé aux associations pouvant justifier d'un an d'activité au minimum. Même si celui-ci est récemment passé de 500 € à 700 €... Elle ajoute que quinze créneaux ont été attribués à des associations au premier semestre 2023 (contre 21 en 2022), bien peu au regard des 200

jours évoqués par Ricardo Suanes. Et elle précise que c'est « la Fédération unie des auberges de jeunesse (FUAJ) qui gère » dans le cadre d'une activité commerciale, la Mairie pouvant agir uniquement comme médiateur si nécessaire.

L'adjointe doit rencontrer Adama Diakite, nouveau directeur de l'auberge de jeunesse, pour mettre les choses à plat et repartir sur de nouvelles bases. Elle veut s'appuyer sur le réseau des acteurs culturels pour faire connaître la salle aux associations, la rendre plus visible auprès des habitants (qui pour beaucoup ignorent son existence), y associer les centres Paris Anim'. Elle a d'ailleurs proposé à Christine Le Gall, directrice (*lire son portrait p. 24*), de rejoindre le comité de suivi de la salle qui s'est réuni pour la dernière fois en juillet dernier.

Elle va également étudier la possibilité d'un accès direct à cette salle par l'extérieur, après avoir fait le point avec Kevin Havet, adjoint chargé de la sécurité, de la police municipale et de la vie nocturne, sur les problèmes de sécurité qui avaient justifié sa fermeture en 2020.

À l'issue du spectacle Traverses, Ricardo Suanes a lancé un appel à concertation auprès des spectateurs présents, pour se projeter collectivement sur « l'avenir de cette salle et de son foyer comme lieu d'expositions ». Au moment où ce bel outil de culture fête ses dix ans, il est temps de réfléchir à son devenir, sans oublier que son ouverture répondait à une très forte demande des habitants. ● SYLVIE CHATELIN

Pour rejoindre le groupe de concertation, envoyez un mail à suanes@wanadoo.fr Auberge de jeunesse Yves Robert, 20 esplanade Nathalie Sarraute, métro La Chapelle ou Marx Dormoy

Appel à bénévoles solidaires

Tous les matins, en ce moment, entre 350 et 400 petits-déjeuners sont distribués cour du Maroc dans les Jardins d'Eole. Autant d'exilés et de personnes sans abri qui très souvent, après avoir passé la nuit dehors, viennent trouver de quoi se restaurer, se réchauffer et se reconforter avec une tartine, un thé ou un café et un sourire auprès des bénévoles présents. Devant cette affluence, le collectif des P'tits déjs solidaires lance un appel à bénévoles. Si vous aimez tartiner tout en papotant dans une ambiance conviviale, servir un thé ou un café et démarrer votre journée de manière solidaire, n'hésitez pas. Ça se passe entre 8 h et 10 h tous les jours. Vous pouvez également aider en collectant des invendus dans les boulangeries, en participant aux collectes régulièrement organisées dans différents supermarchés et/ou en faisant un don. ● S.C.

Pour participer s'inscrire sur <https://urlz.fr/iw6m> (onglet Inscriptions), pour faire un don : <https://urlz.fr/o98B>, facebook.com/ptitsdejsolidaires.

MONTESSORI POUR TOUS AU SHAKIRAIL

Rencontre au Shakirail avec AIRAM Montessori, centre de formation à la pédagogie Montessori, Public Montessori, communauté de professeurs des écoles, éducateurs, parents et chercheurs, Chloé Lamoureux, consultante pédagogique et experte Montessori et Caroline Lepeu, auteure de la BD, Maria Montessori, l'école de vie..., pour échanger autour de la philosophie de la grande pédagogue et comprendre son œuvre. Selon celle-ci, la seule arme pour combattre les guerres est l'éducation et la meilleure manière de participer à la paix sociale est de prendre soin du début de la vie : l'enfance. Un message d'autant plus urgent au vu de la situation dans le monde. ● S.C.

Le Shakirail, 72 rue Riquet, le 12 novembre, 15 h-17 h, gratuit.

ERRATUM

Dans le journal de septembre dernier (n° 318) un passage de l'interview d'Olivier Ansart doit être rectifié comme suit (fin de la première colonne, page 4) : *Pourtant, le dernier immeuble doit être livré début 2024 et l'ensemble comptera 100 appartements, dont 300 à 400 logements pour étudiants et jeunes travailleurs.*

Nous prions notre interlocuteur et nos lecteurs de nous excuser.

LA CRÉATION THÉÂTRALE AU PARKING

La compagnie Gaby Sourire présentait au budget participatif son projet d'installation dans un parking. Un projet pour le moins original qui a séduit les votants.

C'est gagné, le projet de la compagnie Gaby Sourire est lauréat du budget participatif 2023 ! Grâce à la subvention d'investissement obtenue dans ce cadre, un ancien parking va pouvoir être transformé en une salle de 90 m² pour les répétitions et les créations théâtrales. Elle accueillera également un lieu de vie, un espace de stockage et de repos pour le jardin partagé d'insertion L'Univert.

Attirer d'autres compagnies

L'idée est venue à Sylvie Haggai, directrice de la compagnie théâtrale Gaby Sourire, à la suite de la fermeture de six parkings à la Goutte d'Or, de négocier auprès de Paris Habitat, avec la complicité d'Anne Pluzennec, animatrice du jardin L'Univert, la mise à disposition du parking situé au-dessous du jardin.

Celui-ci, porté par l'association Halage, est animé par des objectifs d'insertion sociale et professionnelle de personnes en grande précarité. Cette cohabitation entre les équipes artistiques et celles du jardin L'Univert a motivé Sylvie Haggai pour lancer ce projet.

La metteuse en scène a constaté que le quartier de la Goutte d'Or « manque d'espaces d'accueil pour créer, répéter sur une longue période, laisser du matériel » et souhaite par ce biais « attirer d'autres compagnies dans le quartier pour créer des spectacles, qui prennent la relève et participent à la dynamique artistique et culturelle du quartier ».

Elle envisage également de créer un collège regroupant des artistes, des compagnies, des habitants, des associations et autres partenaires, chargé de sélectionner des artistes amateurs ou professionnels, des compagnies pour des temps de résidence et dont les spectacles devraient être visibles dans le quartier et alentour.

Par cette démarche et au-delà de cette salle, Sylvie Haggai souhaite faire émerger un débat sur la place des artistes dans le quartier de la Goutte d'Or et celle de la culture dans le contrat de ville. ●

CATHERINE MASSON

Compagnie Gaby Sourire, 24 rue de la Charbonnière, métro Barbès-Rochechouart, compagniegabysourire.net
Jardin L'Univert - association Halage, 35 rue Polonceau, métro Château Rouge, halage.fr/univert

LE PORTAIL MOBILE DU JARDIN EST DE RETOUR

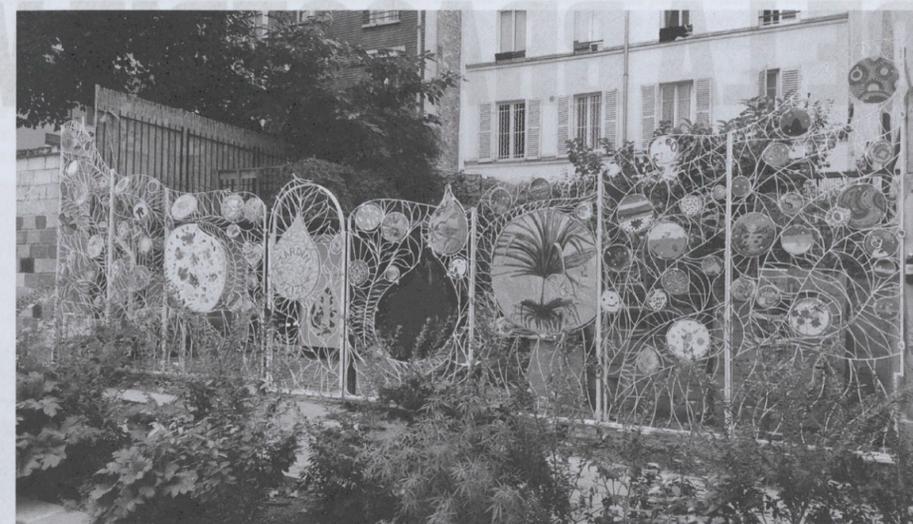
Stocké dans un gymnase depuis plusieurs années, le portail monumental de l'artiste Sara Renaud épouse désormais l'entrée d'un jardin partagé rue Richomme. Son inauguration est prévue le 18 novembre.

Bientôt officiellement renommé jardin Aziza, en hommage à une habitante et figure du quartier décédée en février 2022, le jardin Richomme est un îlot de verdure situé sur trois niveaux. Coincé entre deux immeubles, il est géré depuis 2017 par la Goutte Verte - un collectif également actif dans le square Bashung. À son entrée trône désormais un portail d'acier de 4 mètres de haut sur 14 mètres de large. Une œuvre monumentale et participative conçue en 2010 par l'artiste Sara Renaud, qui l'a rénové avec des habitants. Commandé à l'époque par l'équipe de développement local, ce portail

a été fabriqué par Sara Renaud, avant d'être décoré par des petites mains du quartier, lors d'ateliers animés par l'artiste. Il a d'abord orné l'entrée du 19 rue Richomme, où la Goutte Verte a géré un jardin entre mars et novembre 2011. Pensé comme évolutif afin d'accompagner les jardins partagés dans leurs mouvements successifs sur les différentes friches du quartier, il va suivre le collectif rue Cavé, avant d'être démonté puis stocké. « Il a végété quelques années dans le gymnase du quartier, explique celle qui faisait partie du Jardin d'Alice, un lieu d'expérimentation culturelle et écologique installé à Marx Dormoy de 2009 à 2014. Il y a deux ans et demi, on s'est dit que c'était dommage qu'il finisse à la poubelle, même s'il avait été fabriqué avec les moyens du bord. »

Deux fois plus grand, deux fois plus beau

Le collectif et l'artiste lui ont donc refait une beauté, avec l'aide d'enfants ayant participé à des ateliers peinture lors d'événements dans le quartier. « Il y a eu une vraie rénovation et une adaptation du portail. Maintenant, il est deux fois plus grand et deux fois plus beau », s'enthousiasme Sara Renaud. Pour en avoir le cœur net, direction le 23 rue Richomme, où la Goutte Verte va prolonger sa convention de six ans. Un bail qui devrait offrir un



Supervolum

peu de stabilité au portail mobile de la Goutte d'Or, dont la version 2.0 sera inaugurée le 18 novembre. L'occasion d'officialiser le changement de nom du jardin, mais aussi de découvrir la fresque monumentale de Bruno Pascal, et le banc sur mesure conçu

par l'artiste Johan Pollefoort, à la fois peintre, sculpteur sur bois, et réalisateur de films d'animation. ●

MAXIME RENAUDET

Inauguration le samedi 18 novembre au 23 rue Richomme, de 15 h à 18 h 30.

Le portail mobile est désormais installé 23 rue Richomme.

LE SPORT ET L'ART FONT BON MÉNAGE SUR LES TERRAINS DE BASKET

L'arrivée des JOP est l'occasion d'une réhabilitation, y compris artistique, des équipements sportifs.



Clement Dorval / Ville de Paris

square Léon, les sportifs du club local de basket La Pelcha ont eu le plaisir de découvrir leur terrain relooké par une œuvre de street art confiée à l'artiste Elka. Peintre et muraliste, Elka travaille sur la fragmentation, et c'est le visage d'une Joconde contemporaine, exprimant la multitude des êtres humains, constituée d'éclats colorés, qui tapisse maintenant le sol du terrain. Le choix d'un portrait de femme n'est pas innocent, l'artiste y défend une conception très ouverte d'un sport qu'elle adore. Par son travail, elle cherche à « faire passer des émotions à travers des visages et des regards ».

Une valorisation pour les sportifs

Pour le club La Pelcha, qui réunit filles et garçons de la Goutte d'Or, cette réhabilitation de leur terrain de jeu est une valorisation de leur sport quotidien. Un lieu embelli est souvent peu dégradé et donne, en particulier aux filles, un sentiment de sécurité. L'idée, c'est de se servir des valeurs du sport pour faire également passer un message artistique. Le premier du genre, et qui est devenu iconique sur les réseaux sociaux, c'est celui de Duperré à Pigalle, coloré (et rénové pour être moins bruyant) par le créateur de mode Stéphane Ashpool. Outre les sportifs du coin, ce terrain attire nombre de fans qui viennent juste le photographier. L'idée a fait son chemin et, peu à peu, est né le projet « Héritage JO 2024 », qui a pour vocation de réhabiliter 34 terrains de sport extérieurs.

Le square Léon n'est pas le seul à bénéficier de ce lifting, rendu possible grâce à un partenariat entre la Mairie de Paris, la Fédération française de basket et des partenaires privés. Le message, dans le contexte des Jeux olympiques et paralympiques de 2024, est d'apporter un lien culturel par le biais du sport dans des quartiers le plus souvent populaires, très urbains, fréquentés principalement par des jeunes. ●

DOMINIQUE BOUTEL

Aux portes du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !

promoprint
imprimerie - offset et numérique

**l'imprimerie
baron & fils**

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR / BLANC - KAKEMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc...

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques,
dossier de presse,
lettres d'informations,
manuels de formation,
thèses, mémoires, etc...

PROMOPRINT imprimerie offset & numérique
5, rue Olof Palme, 92110 Clichy • Tél. 01 53 41 62 00
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

VOTRE PUB dans le 18^e du mois

Contact : publicite18edumois@gmail.com

PLEINE PAGE
222 mm X 292 mm

1/2 HAUTEUR
107 mm X 292 mm

1/2 LARGEUR
222 mm X 146 mm

1/4
HAUTEUR
107 mm
X 146 mm

1/8^e
HAUTEUR
52 mm
X 146 mm

1/8^e LARGEUR
107 mm X 75 mm

1/16^e
HAUTEUR
52 mm
X 75 mm

TARIFS HT - TVA 20 %
Pour une publicité prête à être
imprimée (PDF ou JPG à 300 dpi).

1/16^e de page : 60,00 €

1/8^e de page : 95,00 €

1/4 de page : 160,00 €

1/2 page 300,00 €

Si le projet de maquette est
à finaliser par nos soins, nous
contacter pour les tarifs.

LES RICHES HEURES DE LA BRASSERIE WEPLER



Musée Carnavalet, Histoire de Paris

Témoin de l'histoire du quartier depuis plus de cent trente ans, la grande brasserie de la place de Clichy garde présente la trace du passage des plus grands artistes de cette période.

Une photo grand format, prise en 1952, depuis le balcon d'un immeuble situé derrière le monument au maréchal Moncey, offre une vue spectaculaire et saisissante de la place de Clichy. Un espace presque vide (est-ce en plein mois d'août ?) où circulent quelques voitures, deux ou trois autobus, un cycliste et que traversent des piétons insoucients. La rue appartient à tous. En arrière-plan, on aperçoit la pyramide tronquée du Gaumont Palace, chef d'œuvre d'art déco conçu par l'architecte Henri Belloc (longtemps le plus grand cinéma du monde) ; côté droit (vu de l'observateur), le lycée Jules Ferry ; sur le terre-plein central, la station de métro et un kiosque à journaux.

Mais ce qui s'impose au regard, occupant deux angles de la place, ce sont les auvents d'un café, dont le nom est caché par deux arbres, et sa terrasse à l'ombre dont se détache un serveur en habit. Depuis soixante ans déjà, la fameuse brasserie Wepler proposait ses services de bar et de restauration aux passants et aux habitués.

En effet, même si ses origines sont plus anciennes – la première maison se situait au 10 grande rue des Batignolles, l'avenue de Clichy aujourd'hui – c'est en 1892 qu'elle trouve son emplacement actuel au 14 de la place de Clichy et qu'elle acquiert son caractère de brasserie. À cette époque, elle reste ouverte jusqu'à trois heures du matin pour que puisse y souper, à une heure tardive, le public des cabarets et des théâtres. Le menu est varié mais les fameuses huitres (de Bretagne, puis d'Oléron ou d'Ostende) et les saucisses-choucroute accompagnées de bières, effet de la mode alsacienne, sont les plus demandées.

En cette année 1892, Verlaine, malade, mène une vie de misère. Il erre entre des logis provisoires et les hôpitaux parisiens. Devenu un habitué des cafés du quartier latin (plusieurs photos de Dornac le montrent au café François 1er), il n'assistera pas à l'inauguration du « nouveau Wepler » qui, avec sa salle de billard sous verrière, occupait une surface plus importante que de nos jours.

Où se rencontrent les peintres et les poètes

Se rappelle-t-il seulement la période de ses folles années de jeunesse dans le quartier des Batignolles où il vécut successivement au 28 rue Truffaut en 1857, au 10 rue Nollet (alors rue Saint-Louis) en 1860, au 43 rue

Lemercier en 1863 et enfin au 26 rue Lécuse entre 1865 et 1870 ? À cette époque, la plus grande effervescence régnait dans la grande rue des Batignolles. Au café Guerbois, à l'abri du tintamarre de l'avenue, Verlaine et Rimbaud faisaient scandale. Ils retrou-

« Célèbres, les salles de billard du Wepler sont immenses, composées et distribuées comme les carrés de gazon d'un jardin. »

vaient autour d'Édouard Manet, les figures marquantes de l'impressionnisme naissant, Henri Fantin-Latour, Edgar Degas, Claude Monet, Alfred Sisley, Cézanne, Pissarro. Sans doute l'auteur de *Sagesse* déjeuna-t-il, au cours de ces folles années, au restaurant Wepler avec ses amis poètes, Stéphane Mallarmé, Villiers de L'Isle-Adam, Catulle Mendès, Hérédia, Leconte de Lisle; peut-être aussi avec Émile Zola qui à 26 ans, avait choisi de s'installer, avec sa mère et sa compagne, dans le quartier des Batignolles, pour se rapprocher de Manet. Au décès du peintre tous ses amis se retrouvèrent pour un repas chez le Père Lathuille, un cabaret des Batignolles que Manet avait immortalisé trois ans avant sa mort.

De Toulouse-Lautrec à André Breton

À la fin du XIXe siècle et au début du XXe, la brasserie Wepler connaît l'une de ses périodes les plus fastes. Il faut dire que le village des Batignolles, bien que rattaché à la capitale depuis 1860, demeure, avant la Première Guerre mondiale, un petit bout de campagne. C'est là qu'on file le dimanche, loin des regards, de la foule, du bruit, des convenances, des contraintes de la société parisienne pour une journée de campagne afin de déguster, dans le jardin d'une guinguette, un petit vin blanc pas cher. Toulouse-Lautrec vient en voisin depuis la rue Caulaincourt, la rue Fontaine ou l'avenue Frochot, selon les lieux de ses ateliers. Ricardo Opisso-Sala, peintre et dessinateur catalan, le croque en 1898 avec Romain Coolus, sirotant une absinthe à la terrasse de la brasserie Wepler.

Puis dans les années 1900, ce sont Picasso, Modigliani qui y retrouvent Apollinaire, Utrillo, sa mère Suzanne Valadon ou son ami Francis Carco, l'auteur de *Rue Pigalle*.

En 1908 Vuillard, qui a rejoint, à l'initiative de Maurice Denis le groupe des Nabis, peint l'intérieur du restaurant dans des tons clairs donnant à ce moment un caractère paisible et léger. Avec Pierre Bonnard, c'est l'inverse. Il peint l'extérieur depuis une table du café, à travers sa vitrine. « *Peintre de la vie moderne* » vivant à Montmartre, l'artiste est un observateur attentif de la vie citadine. Il s'inspire notamment des lieux qu'il arpente, à proximité de son atelier, mais aussi de la vie des cafés. *Place Clichy* (1912) dépeint une scène de rue pleine de fantaisie. La lumière pâle laisse deviner la fraîcheur et l'éclat d'une matinée de printemps. On retrouve ici comme dans d'autres toiles « *le va-et-vient des passants...* ». Un petit enfant, vêtu de blanc, semble nous regarder. Sur l'auvent de la brasserie, on peut lire à l'envers « *Soupers-Brasserie* ». Dans la position du spectateur, les deux garçons de café, à contre-jour dans leur costume sombre et leur tablier blanc, observent depuis la terrasse, la rue qui s'anime. Bonnard a peint la place de Clichy à plusieurs reprises, en particulier le café Le Petit Poucet (1928). Avant la guerre, Marcel Proust venait régulièrement au Wepler. Il faisait une apparition vers deux heures du matin et, engoncé dans sa pelisse, commandait au maître d'hôtel une grappe de raisin...

Durant les années 14/18, la brasserie fut saccagée par des excités qui s'attaquaient à tout ce qui avait des consonances allemandes. Il fallut reconstruire. Blaise Cendrars donnait alors rendez-vous à son ami Fernand Léger sur la place de Clichy. Il se rappelle la fascination du peintre pour les échafaudages et les nombreuses affiches. C'était une source d'inspiration pour Léger.

En 1926, André Breton et Léona Delcourt vivent une brève et intense passion. André croise Nadja, inspiratrice de son livre, le 4 octobre 1926 rue Lafayette devant la librairie du journal *L'Humanité*. C'est le début d'une relation dont Breton se lassera au bout de quelques jours, mais qui perdurera

quelques semaines pour cesser à la fin de l'année 1926. Une des lettres, non datée, de Nadja - qui habitait dans un hôtel rue Becquerel - à André est écrite sur le papier à en-tête du Wepler : « *Mon André, C'est fort quand je suis seule j'ai peur de moi-même... Quand tu es là... le ciel est à nous deux... et nous ne formons plus qu'un... rêve si bleu... comme une voix azurée, comme ton souffle. André je t'aime. Pourquoi dis, pourquoi m'as-tu pris mes yeux. Ta Nadja* ». Peu de temps après elle sera internée jusqu'à sa mort.

Lieu de plaisir pour Miller et Céline

En 1930, Henri Miller arrive à Paris. Ce ne sont ni les salons ni les mondanités qu'il recherche mais le Paris populaire et ses quartiers « interlopes ». C'est en marchant qu'il découvre la capitale. Il marche et marche, sans relâche. « *Il n'y a presque pas de rue à Paris que je n'aie connue. Sur chacune d'elles, je pourrais mettre une plaque commémorant en lettres d'or quelque riche expérience nouvelle, quelque profonde réalisation, quelque moment d'illumination [...]* J'avais les rues pour amies et les rues me parlaient le langage triste et amer de la misère humaine. » (*Souvenir, souvenirs*, 1953). En 1932, il s'installe à Clichy et fréquente le café Wepler, qu'il appelle un « *vestibule vaginal de l'amour* », comme poste d'observation et d'écriture. Il écrit à son ami Brassai : « *PS : ici au café Wepler, on joue toujours la Lustige Witwe - La Veuve joyeuse - comme une monomanie des obsédés. Et le chanteur, il chante toujours le même air du Barbier de Séville : Picoropicoropicoropicoropico !! PS 2 : C'est très joli d'être la dame du lavabo ici avec cette douce musique viennoise. On peut s'imaginer à Vienne ou à Buxtehude ou à la Gare de Lyon.* » Et dans *Jours tranquilles à Clichy*, il complète le portrait du lieu : « *Du côté de la place Clichy, se trouve le café Wepler qui fut longtemps mon repère favori. Je m'y suis assis à l'intérieur ou sur la terrasse, par tous les temps. Je le connaissais comme un livre. Les visages des serveurs, des directeurs, des caissières, des putains, des habitués même ceux des dames des lavabos sont gravés dans ma mémoire comme les illustrations d'un livre que je lirais tous les jours.* ».

Marcel Proust

venait régulièrement au Wepler. Il faisait une apparition vers deux heures du matin et, engoncé dans sa pelisse, commandait au maître d'hôtel une grappe de raisin...

Durant cette année 1932, Miller, bien qu'il n'ait jamais rencontré Céline, qu'il admire, a pu lire, avant sa parution, le *Voyage au bout de la nuit*. On se souvient des premières lignes du livre qui a révolutionné le style narratif : « *Ça a débuté comme ça. Moi, j'avais jamais rien dit. Rien. C'est Arthur Ganate qui m'a fait parler. Arthur, un étudiant, un carabin lui aussi, un camarade. On se rencontre donc place Clichy. C'était après le déjeuner. Il veut me parler. Je l'écoute. « Restons-pas dehors ! qu'il me dit. Revenons ! [...] Cette terrasse, qu'il commence, c'est pour les œufs à la coque ! Viens par ici ! ».* Pour Miller comme pour Céline le quartier de la place de Clichy est associé au plaisir, sinon au sexe. Tous les deux reniflent « *les rues étroites et tortueuses, bordées de petits hôtels et les putains debout sur le seuil, sous une lumière rouge [...]* les cafés à la Francis Carco, où les maqueurs jouent aux cartes en surveillant leurs femmes sur le trottoir. » (selon Anaïs Nin), un « *cloaque infect* » (selon Léon Daudet).

D'immenses salles de billard

Juste avant la seconde guerre mondiale, c'est Léon Paul Fargue qui donne la description la plus précise du Wepler, dans *Le Piéton de Paris* : « *J'aime cette boîte à musique importante comme un paquebot. Le Wepler de la place Clichy est rempli de merveilles, comme le concours Lépine. Il y a d'abord à boire et à manger. Et des salles partout, ouvertes, fermées, dissimulées. La voilure amenée, ces salles sont habillées en un rien de temps. Les femmes se distribuent selon leur îlots, leurs sympathies, contre le décor et les boiseries 1900. Au milieu, composé de prix du Conservatoire, l'orchestre joue son répertoire sentimental, ses sélections sur Samson et Dalila, la Veuve joyeuse ou la Fornarina, avec de grands solos qui font oublier aux dames du quartier leur ménage et leurs chaussettes [...]* Célèbres, les salles de billard du Wepler sont immenses, composées et distribuées comme les carrés de gazon d'un jardin. [...] La grande salle de billard du Wepler a quelque chose d'une bourse. Des consommateurs se serrent la main sans se connaître. »

Les années de la Deuxième Guerre mondiale voient la réquisition du Wepler à l'usage exclusif des soldats allemands. ● DOMINIQUE DELPIROU

Hommage aux écrivains

Mais revenons à l'année 1952, l'année de la photo. Boris Vian est un habitué du Wepler. Il y fixe ses rendez-vous. Petitement logé au 8 boulevard de Clichy, il s'en rapproche en 1953, en déménageant au 6bis cité Véron. C'est le moment où la brasserie est amputée d'un espace pour permettre la construction du cinéma Pathé qui doit concurrencer le célèbre Gaumont-Palace voisin. Finis le billard et la salle de danse. L'ambiance qui règne place de Clichy est toujours aussi animée. Georges Simenon y voit, dans son roman *Le Grand Bob*, « *l'un des carrefours de Paris où la vie est la plus bouillonnante, à la limite du monde des petits bourgeois, de celui des ouvriers et des employés, enfin de la bohème et de la noce* », ce que reflètent bien les photos de l'époque.

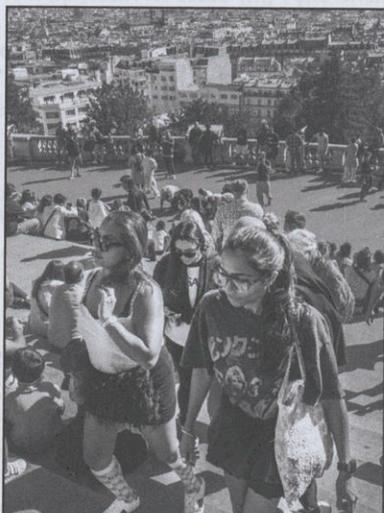
Bien des années plus tard, Patrick Modiano évoquera furtivement un lieu plus apaisé dans son livre *Chevreuse* : « *Il y aurait aussi, non loin de Montmartre, de la place de Clichy ou de la brasserie Wepler, cet hôtel tranquille dont Michel de Gama prétendrait être le gérant et dont Camille aurait travaillé à la comptabilité sur un bureau dont un tiroir contiendrait un carnet de cuir vert, un agenda qui citait son nom !* »

Ce riche passé a conduit Marie-Rose Guarniéri, fondatrice de la Librairie des Abbesses, associée au Wepler et à la Poste, à créer, en 1998, le Prix Wepler-Fondation La Poste. Ce dernier rend hommage à tous les écrivains qui y ont trouvé refuge. Douze ouvrages sont en compétition pour l'édition 2023. Le prix sera remis le 13 novembre prochain.

DE LA GOUTTE D'OR A LA BUTTE

Montmartre, la Goutte d'Or, Pigalle, les quartiers du 18e ont inspiré de nombreux artistes. Et puisqu'ils se racontent parmi les lignes des auteurs de diverses époques, *Le 18e du mois* a décidé de vous proposer une balade littéraire. Régulièrement un extrait d'une œuvre, connue ou non, sera ici décliné en un parcours photographique.

► La foule des touristes sur les marches du Sacré-Cœur.



▼ Les vendeurs à la sauvette à l'entrée de la rue Dejean à Château Rouge.



Un matin, en dernier recours, on m'avait envoyé voir la dame censée guérir mon « dedans » et faire de moi un bon garçon. Celui que les darons pourraient enfin aimer comme un fils, un vrai. C'est le juge des enfants qui avait ordonné le suivi thérapeutique, sinon c'était direct le foyer et l'enfer qui va avec. La psychologue habitait de l'autre côté de la Butte au-dessus du Tatillywood. Là où le ciel paraît plus bleu. Les filles plus bonnes. Où ça sent le riche et le touriste-roides-canards venu chercher Amélie Poulain qui n'existe pas, boire un café à cinq balles et se faire piquer son iPhone et sa thune par des enfants de huit ans drivés par les Hamidovic, ce gang de Roumains qui gérait le pavé ici, surtout la rue de Steinkerque, temple du bonneteau et des tours Eiffel made in China. Le bonneteau, une vraie arnaque où tu gagnes jamais. Ton RSA plein d'espoirs de pauvre con finit au fond des poches d'un mec encore plus pauvre que toi mais moins con en tout cas. Je vous raconterai. Enfin, si j'ai le temps, sinon vous avez qu'à y aller.

Le chemin pour aller me faire torturer le dedans était un peu compliqué, il fallait que je monte les escaliers qui menaient jusqu'au Sacré-Coeur. Ça me permettait en même temps de mater le cul des meufs touristes en micro-shorts qui exhibaient leurs boules qui me chamboulaient la vue. Elles n'osaient pas s'aventurer dans ma rue, avec tous les daleux qui gâtaient le coin. Arrivé au funiculaire, il fallait contourner les blédards vendeurs

de souvenirs, les clandos qui font des nattes alors que personne n'en veut, les Pakistanais qui vendaient de l'eau Leader Price au prix du champagne. Et pendant que certains tox dépouillaient les touristes, les autres crevards amateurs de bières 8.6 chaudes pareilles à de la pisse de chat draguaient les petites mémés à chariot tellement ils puait la misère sexuelle.

Ils me feront toujours rire ces clochards. Ils tuaient leurs journées à siffler tout le monde pour baiser, même les clebs et les enfants, mais personne ne les calculait. Les filles les regardaient pas car, pour elles, même les chiens avaient plus d'importance. Cette route était insupportable, j'avais l'impression d'aller à l'échafaud. Ça me faisait bien chier de passer devant chez elle en rentrant du collège, mais désormais tous les mardis, à 18 heures, je n'aurais pas le choix. Est-ce que je finirais par aimer ça ? Je crois pas, je sais pas, j'aurais surtout l'impression de me faire ouvrir le ventre, qu'on en sortirait mes boyaux encore tout chauds, pour les étaler sur la place publique. De me faire bouffer par des vautours et qu'après on refermerait en recousant tout ça avec une aiguille à tricoter.

Je sais, je suis étrange, mais c'était toujours ce genre d'images qui me venait en tête sauf quand je pensais à elle. Alors je pensais tout le temps à la fille d'en face comme un rempart face à ce monde qui me dégoûtait. ●

Extrait de *Rhapsodie des oubliés*, Sofia Aouine, Editions de La Martinière, 2019

ABONNEZ-VOUS AU 18^E DU MOIS !

Abonnement au mensuel *Le 18^e du mois*

- Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :17€
- Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :29€
- Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) :56€
- Abonnement d'un an à l'étranger :35€

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois

- J'adhère pour 1 an :20€
- J'adhère pour 2 ans :40€
- Je soutiens l'association :80€
(comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 13, rue des Amiraux 75018 Paris

Nom : Prénom :

Adresse :

E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris

courriel : 18dumois@gmail.com

Site : http://18dumois.info

EXPO

DES MÈRES AU CŒUR DE LA CRÉATION



Les photos et vidéos exposées actuellement au Bal ont toutes été conçues dans la relation entre un artiste et sa mère. Cela donne des œuvres émouvantes, comme par exemple le voyage de Sophie Calle au Pôle Nord pour y déposer les bijoux et un portrait de sa mère décédée, qui rêvait d'y voyager. Cela produit des images drôles, comme la série dans laquelle Bernhard Blume et sa mère mènent la sarabande dans le salon familial (photo ci-contre). Cela donne aussi un résultat pour le moins surprenant lorsque Ragnar Kjartansson filme sa mère (actrice) lui crachant dessus durant

trois séquences d'une dizaine de minutes, à cinq ans d'intervalle.

Entre les images, quelques extraits littéraires sont également glissés. À partir d'elles montre en tout cas la diversité des productions visuelles que les mères inspirent à leurs enfants artistes. Quelque 26 créateurs sont ici rassemblés à travers leur production peut-être la plus personnelle.

Des travaux uniques, originaux et pour certains peu connus qui renverront chacun à sa propre histoire familiale, autant dans la tendresse que, parfois, dans le malaise. ●

SANDRA MIGNOT

Jusqu'au 25 février, au Bal, 6 impasse de la Défense, métro Place de Clichy, le mercredi de 12 h à 20 h, du jeudi au dimanche de 12 h à 19 h, 01 44 70 75 56, le-bal.fr

CINÉMA

UN WEEK-END AVEC CHRISTOPHER NOLAN

L'œuvre du cinéaste mérite bien une session de décryptage. Le 104 lui consacre un week-end.

L'œuvre de Christopher Nolan (onze longs métrages à ce jour) est de celles qui intriguent. Créateur de blockbusters hollywoodiens qui sont aussi des films d'auteurs britanniques, amateur d'une esthétique classique qu'il dynamite par un montage façon puzzle, il déconcerte. Cela méritait bien une session de décryptage. Elle aura lieu les 25 et 26 novembre au 104.

Le samedi, trois conférences sont proposées au public. La première se penche sur le phénomène de dilatation temporelle dans *Interstellar*. La deuxième explorera les personnalités multiples de Batman et de ses ennemis. Rappelons que Nolan a consacré une trilogie à l'homme chauve-souris. La musique n'est pas oubliée. La longue collaboration entre le cinéaste et le compositeur Hans Zimmer fera l'objet

du dernier échange de la journée. Avant la performance d'art numérique *Cascade*.

Dimanche, cap sur les choix visuels de Nolan, sur ses influences littéraires et picturales : Borges, Escher. Avant d'examiner à la loupe le phénomène *Oppenheimer*, le premier biopic de sa carrière. Et de s'attaquer à ce qui déroutait souvent le spectateur : des univers emboîtés qui n'évoluent pas dans la même temporalité, des personnages ayant une vision altérée de leur environnement.

Au terme de ces deux journées les participants auront peut-être saisi le fil d'Ariane permettant d'évoluer dans le monde labyrinthique de Christopher Nolan. Le programme est à la carte. On peut, selon sa curiosité, assister à une ou plusieurs conférences, ou à la totalité. Réservation gratuite sur le site du 104. ● M.L.

Les 25 (14 h à 22 h) et 26 novembre (14 h à 19 h), au 104, 5 rue Curial, métro Stalingrad ou Riquet. Gratuit sur réservation : 01 53 35 50 00 ou billetterie@104

THÉÂTRE

UNE DRÔLE DE PÉDAGOGIE

Christophe Honoré, le réalisateur du *Lycéen*, n'oublie pas qu'il fut d'abord un auteur de livres pour la jeunesse. Il revient vers eux pour leur offrir une conférence-spectacle, prétexte à une rébellion joyeuse.

Dans un décor imposant inspiré des amphithéâtres de la Sorbonne, deux protagonistes s'avancent, gonflés de leur importance. Le terme « doyens » rappelant le titre des présidents d'université. Ils sont prêts à entamer un discours savant visant à éduquer le public. Au mépris de toute vraisemblance, ils prétendent avoir connu personnellement les penseurs dont ils se réclament : de Plutarque à Rousseau, de Bourdieu à Laurence Pernoud. Evidemment, ces personnages pontifiants se couvrent de ridicule. L'assistance n'a plus qu'une envie : stopper cette logorrhée assommante.

L'effet est voulu. Et si les jeunes spectateurs se montrent peu réactifs, un troisième larron, figurant le domestique de ces épigones de Bouvard et Pécuchet, est là pour les aiguillonner. Pour transformer ces enfants modèles en galopins déchainés façon Zéro de conduite.

A partir de dix ans

Christophe Honoré a créé sa compagnie Comité dans Paris en 2016. Le premier spectacle, *Les Idoles*, est né des échanges avec les acteurs. La même méthode est employée ici. Elle nécessite la complicité de toute la troupe. Les deux profs sont incarnés par Julien Honoré, le frère de l'auteur, et Jean-Charles Clichet, fidèle de Christophe Honoré depuis sa première mise en scène de théâtre (*Angelo tyran de Padoue*, en 2008).. Cette création est destinée aux enfants à partir de dix ans. Rendre sa liberté d'intervention au public est une idée si emballante qu'on a hâte de la voir mise en pratique. ●

MONIQUE LOUBESKI

Les Doyens, du 8 au 18 novembre au théâtre des Abbesses, 31 rue des Abbesses, métro Abbesses. Le mardi et le jeudi à 10 h et 15 h, le mercredi à 19 h, le vendredi à 14 h et à 19 h et le samedi à 17 h. Billetterie au 01 42 74 22 77 du lundi au samedi de 11 h à 19 h.

PORTES OUVERTES

ATELIERS D'ANVERS AUX ABBESSES

Cette année, 95 artistes (peintres, sculpteurs, graveurs ou photographes) participeront à cette manifestation et accueilleront le public dans 55 ateliers. Tous les courants s'expriment : de l'abstraction au figuratif, du brut au singulier, de l'art digital au livre objet, du graphisme à la nouvelle figuration, du nihonga au fantastique en passant par l'accumulation d'objets. Les artistes invitent les visiteurs à partager leur regard, leur vocabulaire, leurs doutes ou leurs convictions, leurs coups de cœur. Pour le concours des Emile, seront présentés, 96 œuvres, 96 styles, tous au format unique de 15 x 15 cm proposé par Sara H. Danguis, lauréate 2022 qui présidera ce jury 2023. Trois prix seront décernés : le premier, acquis par l'association, viendra enrichir la collection, les suivants recevront un bon d'achat de la société Le Géant des beaux arts. N'oubliez pas de vous munir de l'affiche-plan, remise dans chaque atelier (disponible sur le site) et cherchez les kakemonos rouges signalant les lieux d'expos. ●

A.K.

Le vendredi 17 novembre de 18 h à 21 h, samedi 18 et dimanche 19 novembre de 11 h à 20 h, lundi 20 de 14 h à 19 h. Point d'accueil et Mur des Emile : 30 rue des Trois Frères, anversauxabbesses.fr

THÉÂTRE

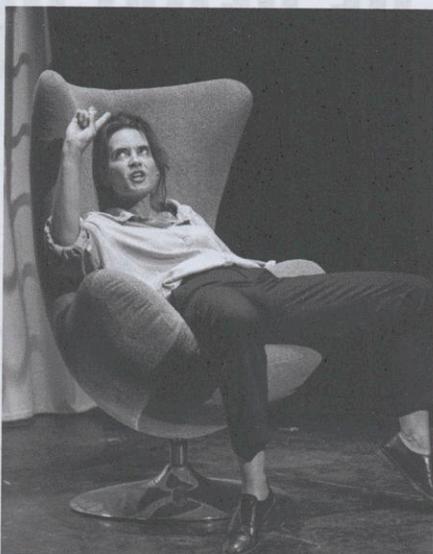
DEUX MAMANS, DEUX PAPAS... ET TOUT VA BIEN

Dans un seul en scène où l'humour côtoie la tendresse, Cécile Covès retisse son passé et conte une histoire d'aujourd'hui.

Laura Léoni, déjà l'auteure de *La folle et inconvenante histoire des femmes*, a écrit *La trajectoire des gamètes* mais c'est bien de la vie de Cécile Covès qu'il s'agit. Cécile, 36 ans, a un père et une mère biologique, une ex-belle-mère, un beau-père. Dominique, administratrice au théâtre de Caen, vit en couple avec Elisabeth. Elle ne veut pas d'un partenaire de hasard pour exaucer son désir d'enfant. Elle propose un deal à Jean-Louis : « *On fait un enfant et je m'en vais.* » Cette relation, au départ épisodique, va prendre de l'importance et provoquer la rupture entre les deux femmes. Dominique rencontre ensuite Philippe. Sa disparition chamboule Cécile alors âgée de 30 ans. Abandonnant son métier d'urbaniste, elle s'inscrit au cours Florent.

Le fauteuil au look seventies

En entrant dans la salle, le spectateur remarque un fauteuil papillon orienté vers le fond de la scène. Lorsqu'il tourne, la comédienne surgit comme d'un cocon. Elle



© Emeric Gallego

évoque d'abord son enfance, ses pères fantasmés : le fleuriste, un trapéziste et surtout Luke Skywalker. Incarnant, à la façon d'un Philippe Caubère, la petite fille qu'elle était, sa mère, son prof de danse. On la retrouve aujourd'hui chez une psy chargée d'évaluer sa motivation de donneuse d'ovocytes. Car Cécile, pas tentée par la maternité, veut offrir ses « œufs » à des femmes ou des couples en détresse. Une démarche novatrice,

interdite aux nullipares jusqu'en 2011. Après cette étape perturbante, mais cocasse sur scène, la procédure est lancée : piqûres d'hormones, prélèvements, effets secondaires pas folichons. Désormais, les dons de gamètes (ovules ou spermatozoïdes) ne sont plus anonymes. Aucun problème pour Cécile, prête à prendre un jour un café avec cet enfant qui ne sera pas le sien. La pièce n'est jamais pesante, encore moins militante. Cécile Covès, danseuse de formation, bouge bien sur les chansons qui ont jalonné sa vie. De Cécile (évidemment) à *Via con me* en passant par la régressive *Boum chocolat* de ses années mange-disques.

Ce spectacle sème beaucoup de petites graines dans les esprits. Secoue les idées reçues sur les nouveaux modes de parentalité. Peu importe, l'endroit où la cigogne dépose le bébé s'il y reçoit de l'amour. ●

MONIQUE LOUBESKI

La Trajectoire des gamètes, au Funambule jusqu'au 31 janvier 2024, le mercredi à 19h ou à 21h. Réservations au 01 42 23 88 83 ou www.funambule-montmartre.com

THÉÂTRE

HISTOIRES DE BAISER(S)

La compagnie Tout le monde n'est pas normal propose une adaptation de *L'Herbier sauvage* de Fabien Vehlmann, recueil de témoignages autour de la sexualité et de l'intime. Dans un café, lieu de confidences et de rencontres, chacun parle à corps ouvert de ses premières fois, de masturbation, de ses jeux érotiques seul ou accompagné et de ses expériences ou inexpériences. Le mardi 7 novembre, de 18 h à 23 h, la compagnie organise une soirée festive autour de l'émancipation du désir avec un concert de Louisadonna, des performances, livres, expo, ateliers de prévention et questionnaire autour du genre, etc. ●

A.K.

Du 7 au 19 novembre, au Lavoiron moderne parisien, 35 rue Léon, métro Château Rouge, adaptation et mise en scène Camille Plazar, avec Gabriel Arbessier Cadot, Thomas Ailhaud, Lorette Ducornoy, Anaïs Robbe, Léa Schwartz, mercredi au samedi 21 h, dimanche 17 h, 01 46 06 08 05, lavoironmoderneparisien.com

THÉÂTRE

LES IDÉAUX À L'ÉPREUVE DE LA PUISSANCE DE L'ARGENT

Que reste-t-il de la démocratie quand le débat n'est plus que faux-semblants ?

Voilà une pièce qui se saisit avec brio – en évitant le schématisme – des questions dans l'air du temps. Cela part d'une situation totalement inexplicable : comme se fait-il qu'un jeune agriculteur écolo, maire de sa commune, qui a fait construire des pistes cyclables, permis le tri des déchets, etc., accepte finalement après moult péripéties l'installation d'antennes-relais ? Aurait-il été « acheté » par les compagnies de téléphonie ou est-ce un peu plus compliqué ?

Jouée au théâtre des Béliers parisiens, la pièce *Coupures* nous amène au plus près des contradictions de notre époque : jusqu'où peut-on aller dans la défense de ses idéaux ? Peut-on résister à l'hyperpuissance de l'argent ? Mais le propos de cette pièce remar-

quable pose plus généralement la question de la démocratie qui, contrairement aux incantations, est rarement « participative ». Face au maire englué dans ses problèmes, une opposante veut imposer le dialogue avec la population, mais elle n'est pas elle aussi dénuée de contradictions.

Un milieu rural oublié

L'autre intérêt de cette pièce, c'est qu'elle se déroule dans un milieu rural trop souvent oublié des productions. Paul-Eloi Forget et Samuel Valensi qui ont écrit et mis en scène cette pièce montrent bien les souffrances d'un monde agricole broyé par les prêts de la banque ou par la grosse coopérative qui fait la pluie et le beau temps. On remarquera notamment le jeu plus vrai que nature du beau-frère du maire qui se consacre



Jules Desprez

sans compter à la ferme et refuse toute compromission.

Si on ajoute que la mise en scène est virevoltante et très imaginative, que des airs de violon interprétés par une musicienne sur scène insufflent de la poésie dans une atmosphère assez angoissante, que les cinq comédiens (qui, à part le personnage principal, alternent les rôles) sont tous

très convaincants, il ne vous reste plus qu'à découvrir un spectacle qui réserve plus d'une surprise... ●

NOËL BOUTTIER

Coupures, au théâtre des Béliers parisiens, 14 bis rue Sainte-Isaure, métro Jules-Joffrin, du mardi au samedi à 19 h et dimanche à 17 h. Au moins jusqu'en janvier 2024. Réservations : 01 42 62 35 00

THÉÂTRE

TOUTE UNE VIE EN QUINZE ROUNDS

Richard Bohringer se livre dans un solo émouvant. Une existence toujours sur le fil, entre l'abîme et les hauteurs du succès, entre chanson, poésie, littérature et comédie, entre les femmes et les enfants, entre ici et ailleurs.



David Parel

Seul en scène, éclairé par une lampe de bureau et confortablement assis devant un pupitre, Richard Bohringer égraine les étapes de sa vie comme il tourne les pages de son autobiographie, rédigée en 2016. Une vie passionnante, à haut risque mais riche de tant d'aventures.

A 81 ans, la gouaille et le regard pétillant qu'on connaît à Richard Bohringer ont à peine changé. L'artiste revient sur son enfance, fils d'un officier allemand qu'il ne rencontrera que trois fois et élevé par sa grand-mère française. Cette « mamie » qui répond fièrement aux questions d'un journaliste TV : « Vous avez entendu comme il a dit "Bisou à ma grand-mère" ? ».

Il raconte sa souffrance, ses addictions successives : « J'étais pourtant aimé. Mais rien ne comblait le trou dans ma poitrine. » Il se souvient de son impatience quand il débarque à Saint-Germain des Près dans les années 1960 : « J'avais Paris, les nanas et le pognon. » Et puis les voyages, l'Afrique (« cette grande aventure dont je ne suis pas revenu »), la paternité, les

femmes encore : « Je suis un mendiant du câlin mais les femmes me laissaient toujours, lasses de l'alcool et des scandales. » Il raconte son amour pour la littérature et la poésie. Peu de place dans ce spectacle pour le cinéma et la télévision, à part quelques extraits vidéos qui scandent les chapitres de sa vie. On pourrait s'en étonner, mais la qualité de sa plume laisse peu de doute sur ses premières amours artistiques. L'homme est ici mis en scène avec tendresse par sa fille Romane, manifestement fascinée par un papa si peu ordinaire. Un spectacle chargé d'émotion que l'on recommande vivement. ● SANDRA MIGNOT

Quinze rounds, jusqu'au 12 novembre, au Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin, métro Anvers ou Abbesses, à 19 h les mardi, mercredi, vendredi, samedi, à 15 h le dimanche. Réservations : 01 46 06 49 24.

LE BEL INDIFFÉRENT

Après son père, Romane Bohringer monte à son tour sur la scène de l'Atelier chaque soir. Elle y interprète la vedette vieillissante du Bel Indifférent, que Jean Cocteau écrivit et adapta pour Edith Piaf. La version ici interprétée est issue d'un long poème que l'auteur avait lui-même extrait de sa pièce. Le texte y est respecté à la lettre, même si certaines parties sont transformées en chansons, accompagnées par un excellent quintette de musiciens. Le jeune amant, totalement muet, est quant à lui interprété par le danseur Tristan Sagon.

Le Bel Indifférent, jusqu'au 12 novembre, au Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin, métro Anvers ou Abbesses, à 21 h les mardi, mercredi, vendredi, samedi, à 17 h le dimanche. Réservations : 01 46 06 49 24.

COMPOSITEURS D'UN SOIR

C'est un troubadour joyeux et débonnaire qui prend ses quartiers d'automne sur scène, pour partager avec le public la magie de la composition musicale.

Julien Joubert est surtout bien connu des enfants : il a en effet composé à leur intention une kyrielle de chansons, opéras de poche, spectacles simples sans être mièvres, plus d'une soixantaine, pleins d'humour et éducatifs qui font maintenant partie du répertoire de l'enfance.

Passionné de tous les genres musicaux, de la comédie musicale à la musique symphonique, lui-même interprète à ses heures, au piano, au violoncelle, c'est un compositeur inclassable. Mais le fil conducteur de sa trajectoire sinueuse, c'est le talent pour la transmission. Et c'est également le fil rouge de son spectacle *Tout le monde écrit des chansons*.

Art musical, mystère et humour

Chaque soir, il analyse un grand texte, différent à chaque représentation et explique légèrement, au piano et à la voix, comment servir le texte en musique. « *Le but*, explique-t-il, c'est qu'en une heure dix, le public et

moi écrivions une chanson. Je souhaite montrer que les artistes sont des artisans, partager de petites techniques mais aussi avouer que cela nous échappe un peu... Il y a un grain de magie malgré tout. » Son défi, déjà tenté une vingtaine de fois ici et là, dans des conservatoires, des résidences, c'est de transformer l'aventure en spectacle qui tienne debout. Et il a le trac, malgré cinquante ans d'expérience de la scène ! « *J'essaye d'être sans artifice, j'avoue des petits trucs mais mon idée, c'est que la composition, la musique classique, ça peut être léger. C'est un peu sérieux au début, et puis ça dérape... Et le public rencontre un compositeur vivant, mais fou à lier !* ».

Une traversée hilarante de l'histoire de la musique qui finit en chanson ! ● DOMINIQUE BOUTEL

Jusqu'au 21 décembre, théâtre Montmartre-Galabru, 4 rue de l'Armée d'Orient (face au 53 rue Lepic), métro Blanche ou Abbesses, le jeudi à 19 h 30, 01 42 23 15 85, theatregalabru.com



LE COUP DE CŒUR DU LIBRAIRE

À l'écart des projecteurs du grand circuit médiatique, nos libraires ont des pépites à proposer aux lecteurs. Ce mois-ci, c'est Erica, de la librairie L'Attrape-Cœurs jeunesse qui recommande trois ouvrages.

Erica propose trois romans publiés par des éditeurs indépendants. Son coup de cœur de l'année, **Ni loup ni chien** de Kent Nerburn, traduit par Charles Pommel a été publié en avril par les éditions du Sonneur. « *C'est un livre incroyablement bien écrit, vivant, drôle, c'est tout ce que j'aime dans les livres* ». Il raconte l'histoire des Indiens vue par le vieux Dan, de la tribu des Lakotas qui contacte l'écrivain Kent Nerburn pour l'entraîner dans un road trip au cœur de l'Ouest américain. « *Au gré des rencontres, peu à peu, les deux personnages vont entrer en dialogue*. » Et Dan livre son histoire et celle de son peuple, au-delà des mythes et des clichés.

Ma tempête de Éric Pessan aux Forges de Vulcain « *mérite le détour. Le prétexte ? Un père raconte à sa toute petite fille la Tempête de Shakespeare, une pièce dont il a travaillé la mise en scène... qui ne se fera pas*. » L'action va se dérouler sur une journée, dans un seul lieu, l'appartement. Et l'homme va se mettre à jouer sa mise en scène de la Tempête. Un récit très original et, parole de libraire : « *A la fin de la lecture on a envie de se précipiter dans l'œuvre du grand Shakespeare !* »

Élise Goldberg est l'autrice de **Tout le monde n'a pas la chance d'aimer la carpe farcie**, paru chez Verdier. « *Un titre très amusant tout comme le livre qui se présente comme un hommage très drôle plein d'autodérision*. » Évoquer la cuisine ashkénaze permet de remonter le fil de l'histoire du peuple juif. Un premier roman très réussi. ● DANIELLE FOURNIER

Librairie l'Attrape-Cœurs, 4 place Constantin Pecqueur, 01 42 52 05 61 métro Lamarck-Caulaincourt.

EXPO

HENRI LANDIER, 70 ANS DE GRAVURE

Inaugurée il y a un an, la galerie a pour vocation de mettre à l'honneur les 2 000 estampes originales (eaux-fortes, aquatintes, bois gravés, lithographies, sérigraphies et monotypes) réalisées depuis soixante-dix ans par Henri Landier. Ce nouvel accrochage propose une cinquantaine d'œuvres célébrant tant un Paris d'après-guerre, poétique et mystérieux (La Rue Saint-Vincent de nuit) qu'une vision onirique et joyeuse avec Julien et son violon dans le ciel de Paris. Parmi ces créations, des portraits et autoportraits : Le Clochard au rat, Les Pêcheurs, La Femme au tabouret, ainsi que les estampes lumineuses de Provence, les marines, les natures mortes ensoleillées, Venise et Prague. Des œuvres parmi les plus emblématiques de la carrière de l'artiste qui réalise lui-même ses gravures sur ses presse à bras. ● A.K.

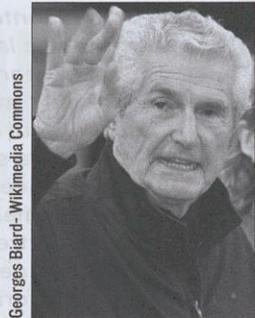
Du 9 novembre au 23 décembre, Espace Henri Landier, 20 rue des Trois Frères, métro Abbesses, du mardi au samedi de 14 h 30 à 19 h 30, 06 87 38 92 36, artlepic.org

LE 18^E EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

CLAUDE LELOUCH ET MONTMARTRE

Claude Lelouch réside depuis longtemps dans le 18^e. Il a d'ailleurs convolé au printemps dernier avec la romancière Valérie Perrin à la mairie de la place Jules-Joffrin. Adolescent, il habitait boulevard de Strasbourg. Membre de la « bande de la République », il affrontait celle de Montmartre. C'était aussi l'époque où il découvrait le *Napoléon* d'Abel Gance au Studio 28. Dans les années soixante-dix, cette ancienne gloire demandera à son cadet de superviser une des versions sonores de ce film mythique. Les acteurs ayant récité leur texte comme si le cinéma parlant était déjà inventé. Lelouch a une prédilection pour la rue des Abbesses. S'y déroulent un cambriolage dans *La Bonne Année*, une arrestation dans *Le Chat et la souris*, une fête de la musique dans *Les Uns et les autres*. Dans *Un homme et une femme*, un accident survient rue Lepic, à deux pas du Ciné I3 (désormais le théâtre Lepic, dirigé par Salomé Lelouch, sa fille). Au début des années 1980 des travaux transforment l'ancien théâtre du Tertre. Qui deviendra le Club des cinq dans *Edith et Marcel*. *Itinéraire d'un enfant gâté* comporte également une



Georges Biard - Wikimedia Commons

scène montmartroise. Au pied du Sacré-Coeur, avec l'incontournable manège. *Un prélude au Fabuleux destin d'Amélie Poulain* (Jean-Pierre Jeunet, 2001) ? Notons que Francis Lai, auteur de l'immortel thème chabadabadesque, occupait un rez-de-chaussée montmartrois. Insonorisé avec des édretons !

La Bonne Année contient une scène célèbre. Lino Ventura y festoie chez Michou. Parmi les convives se trouve Mireille Mathieu travesti qui l'imité. Mais le film le plus surprenant (et le plus court) de Lelouch s'intitule : *Pour un rendez-vous*. Le cinéaste se glisse dans la peau d'un homme craignant de faire attendre son amoureuse qui patiente sur les marches du Sacré-Coeur. Un petit matin d'août 1976, il prend le volant de sa Mercedes porte Dauphine. Il utilise les restes de pellicule du tournage de *Si c'était à refaire*. Dix minutes pour traverser Paris. Il grille les stops et les feux rouges, priant pour que personne ne croise sa route. Seul un livreur de yaourts le ralentit rue Lepic. Lelouch se fait retirer (symboliquement) son permis de conduire. Le court-métrage circule encore aujourd'hui sur la toile. ●

MONIQUE LOUBESKI

EXPO

AUX CONFINS DES CHEMINS INSOLITES

La Halle Saint-Pierre propose deux nouvelles expositions qui revisitent, chacune à sa façon, la question de l'artiste et de l'œuvre d'art.

Comme à chaque fois, les expositions proposées par la Halle Saint-Pierre surprennent, étonnent, dérangent, éblouissent. En ce début de saison, elles se répondent et se complètent.

Aux frontières de l'art brut, au rez-de-chaussée, permet de découvrir ou de retrouver ces artistes situés aux limites indéfinissables de la création, amateurs géniaux, obsessionnels qui donnent sens à leur vie par la réalisation d'œuvres inclassables. Quinze artistes pour la plupart autodidactes, éloignés des circuits traditionnels de diffusion, s'y côtoient. Aussi bien les étonnantes sculptures du couple Ghyslaine et Sylvain Staëlens qui travaille à quatre mains, que celles hérissées de pointes du boulanger japonais Shinichi Sawada. Ou encore les origamis de feuilles de chênes de Yoshiro Watanabe, les espaces fourmillant d'objets en miniature de Rona-Jim Sevellec, ainsi que les dessins descriptifs de Mohamed Babahoum, les peintures sur bois aux couleurs vives de Roger Lorance ou les céramiques religieuses de Pierre Amourette. Quant à Ety Buzyn, elle entrelace les traits et les mots, ceux de ses patients dont elle trace au gré de son écoute, un écho graphique. Tous ont en commun une

indéniable poésie, une façon inhabituelle de traduire le vivant ou le mort.

Un savoir-faire ancestral

Tout aussi passionnante pour l'originalité des œuvres présentées, l'exposition Hey ! Céramique.s poursuit, pour la sixième fois, la collaboration entre la Halle Saint-Pierre et le média Hey !

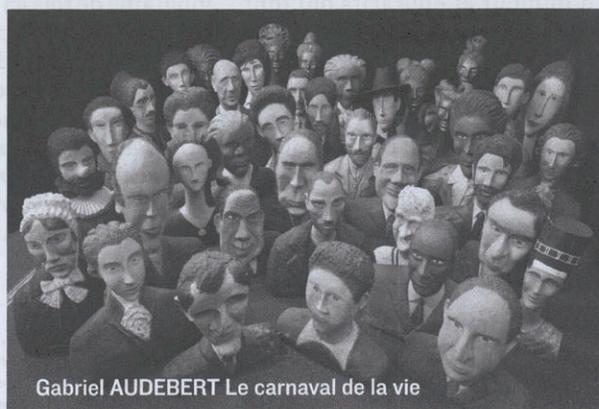
consacré à l'art moderne et à la

pop culture. Elle réhabilite cette fois-ci un savoir-faire ancestral, trop souvent relié à l'artisanat plutôt qu'à l'art, la céramique.

La présentation décline ce matériau moins commun à l'art brut et fait apparaître, au détour des salles du premier étage de la Halle, créatures hybrides, personnages fantastiques, masques, monstres de terre et de feu qui témoignent de la fertilité imaginative de leurs auteurs.

L'exposition fait valoir toute la plasticité du médium, la multiplicité des idées que

suggèrent le support et son utilisation. Des jeunes filles en verre éclairées de l'intérieur de l'américaine Christina Bothwell, aux créatures hybrides habitant l'univers du nordique Kim Simmonsson ou de la sculptrice Maria Guilbert, les têtes déformées de Lydia Kostanek (œuvre de l'affiche), celles de l'américain Calvin Ma (ci-dessus), c'est la nature même de l'humain, son genre, ses représentations... que questionnent la plupart des œuvres exposées ici pour la première fois en Europe. ● DOMINIQUE BOUTEL



Gabriel AUDEBERT Le carnaval de la vie

Aux frontières de l'art brut, jusqu'au 25 février, Hey ! Céramique.s jusqu'au 14 août Halle Saint-Pierre, 2 rue Pierre Ronsard, métro Anvers ou Abbesses, du lundi au vendredi de 11 h à 18 h / samedi de 11 h à 19 h / dimanche de 12 h à 18 h, hallesaint-pierre.org, 01 42 58 72 89

THÉÂTRE

AVOIR LES MOTS (OU PAS) POUR LE DIRE

Des personnages émouvants, que la vie n'a pas gâtés, crient leur demande de reconnaissance sans avoir les mots.

Ferme ta gueule », une injonction grossière de la vraie vie, mais nous sommes au théâtre. Steven et Aurélie forment un couple, elle travailleuse, lui au chômage ; Marie-C est la meilleure amie d'Aurélie, Adil un homme rencontré sur un site par Steven. Entre eux circule une parole brute et brutale qui dit et ne dit pas, parce qu'ils n'ont pas les mots.

Qui sont-ils, au fond, ces parleurs ? Un sans emploi velléitaire ; une caissière exténuée qui s'accroche au mari qu'elle aime encore ; une fille enceinte, usée et désabusée ; un homme esseulé draguant sur le net. Gays ou hétéros, les deux mecs ? Peu importe. L'essentiel c'est la demande de reconnaissance par l'autre parasitée par les bruits de télé, de téléphone ou d'avion. Ils se jettent à la figure le fameux « ferme ta gueule » qui peut signifier : laisse-moi tranquille, écoute-moi, laisse-moi parler. Mais on ne peut pas les réduire à l'état d'abrutis par la sous-culture télévisuelle, à des clichés car chacun cache des aspirations : chanter pour Aurélie, danser pour Steven, aimer pour Marie C, si fragile, et pour Adil, macho et victime. Finalement, ils nous touchent, ces personnages, par-delà les hurlements et les vociférations.

C'était un pari difficile que de transformer le langage saturé de lieux communs vulgaires en parole théâtrale, sans lasser le spectateur. La pièce offre quelques moments de répit : des chansons fredonnées à deux, des morceaux de musique et le chœur final... Quelques valeurs positives subsistent : l'amour, la solidarité et la tendresse, un peu d'art populaire et la grâce d'un corps masculin dans une danse qui est moins une parade de séduction qu'une libération du refoulé.

Des acteurs qui élèvent la pièce

Ils représentent, parfois jusqu'à la caricature, des failles et des détresses humaines. Les acteurs sont remarquables d'énergie, d'humour, de finesse parfois et parviennent souvent à élever la pièce au-dessus d'un pauvre langage stéréotypé. La pièce, écrite par Julien Ratel et mise en scène par Ludivine de Chastenot et Benjamin Gauthier, parvient à faire rire tout en offrant une réflexion sur la difficulté à communiquer, à s'exprimer et à donner un sens à sa vie. ●

FANTAH TOURÉ

Ferme bien ta gueule, au théâtre Lepic, 1 avenue Junot, métro Lamarck-Caulaincourt. Jusqu'au 10 décembre, du mercredi au samedi à 21 h et le dimanche à 17 h, réservations : theatrelepic.com.

LIVRE

NUIT BLANCHE

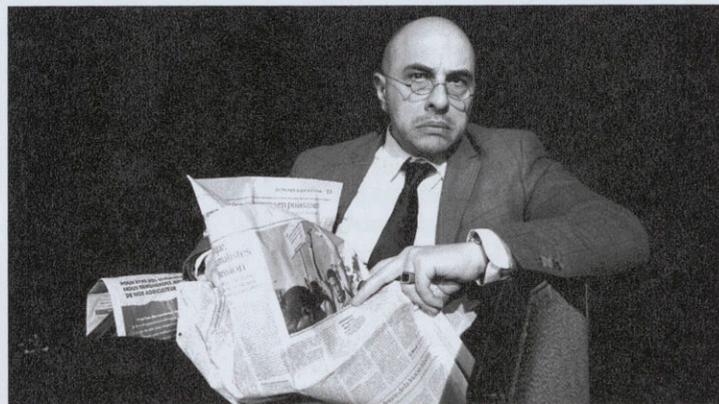
Noémie, étudiante en médecine et serveuse au Rêve (lire p. 11) erre dans Paris au cours d'une nuit anniversaire. Au fil des pages, se révèlent le deuil qu'elle cherche à noyer dans des addictions diverses, la douleur qu'elle ne sait pas exprimer et la culpabilité ressentie par celle qui vit, survit, malgré tout. Un premier roman originalement parsemé de références musicales et qui se lit avec plaisir, d'un trait, plus rapide qu'une nuit sans sommeil. ● S.M.

Nuit blanche, Iroise Le Diagon, Hello éditions, 123 pages, 14,50 €.

THÉÂTRE

TOUTE VÉRITÉ EST-ELLE BONNE À DIRE ?

Un test de paternité et voilà que le doute s'installe. Familles, je vous hais ?



La petite salle du Pixel est un cadre intimiste idéal pour cette pièce du dramaturge de langue allemande, Lukas Bärfuss, incarnée par les acteurs de la compagnie de L'Extase. En effet, nous entrons dans l'histoire de la famille Coré, famille bourgeoise qui vaut le détour.

Tout commence au moment précis où le fils, Pierre, vient d'apprendre, à la suite d'un test de paternité, que son fils n'est pas son fils et que sa compagne l'a trompé. Et où le père, « ce brave Simon Coré », politicien en pleine campagne électorale, n'a pas le temps d'écouter son fils.

Mention spéciale à Quentin Malek dans le rôle de Pierre, hallucinant dans le monologue d'ouverture qui interpelle le public. Il ne faudra pas longtemps pour que cette famille, pourtant bien sous tous rapports et apparemment soudée, vole en éclat, rongée par le doute, celui du fils à l'égard de sa compagne et de sa paternité, puis celui de son père, incertain à son tour d'être le père de son fils.

Les acteurs, tous talentueux, incarnent avec énergie et intensité les cinq personnages et dévoilent toute la complexité de l'âme humaine à travers des dialogues très bien écrits. « Un homme a besoin d'une famille » dit Frantzeck, le secrétaire et conseiller politique de Simon. Mais pour Simon, la famille semble pourtant une cage dont il faut sortir. ●

SYLVIE CHATELIN

Le Test, ce brave Simon Coré, au Pixel 18 rue Championnet, métro Simplon, mise en scène : Jules Burret-Viennay avec Héloïse Cunin, Sébastien François, Quentin Malek, Myriam Rougette, Christophe Rouillon, les vendredis 17 et 24 novembre, le lundi 4 décembre à 21 h, 01 42 54 00 92, theatrepixel.org

PEINTURE

MÉDERIC BOTTIN EXPOSE AU LYCÉE BELLIARD

Les personnages aux traits orientaux et aux silhouettes dénudées de Méderic Bottin habilleront la salle du restaurant et l'escalier que le lycée hôtelier Belliard prête volontiers aux artistes. « J'aime l'idée qu'ils vont vivre au milieu des jeunes qui travaillent là et qui n'ont souvent aucun accès à l'art », observe le peintre. Avec ses scènes évoquant les paradis perdus ou un monde originel disparu, on lui prête volontiers une filiation avec Gauguin. Même si l'artiste n'aime pas être ainsi mis dans une case. 25 de ses œuvres seront exposées par cet habitant de longue date du 18^e qui est également à l'affiche de la galerie AVM 42 rue Caulaincourt. ●

Du 7 novembre au 21 décembre, au lycée professionnel Belliard, 135 rue Belliard, du lundi au vendredi, de 8 h à 18 h.

Coordinatrice des trois centres d'animation du 18e, Christine Le Gall est amoureuse de son quartier, et surtout des gens qui y vivent avec lesquels elle partage sans relâche sa conviction que la culture est vitale pour exister.

CHRISTINE LE GALL, L'ÉVEIL DE LA CULTURE

A l'époque de sa rencontre avec celui qui allait devenir son mari, il y a plus de trente ans, Christine habite porte de Clichy. Elle prend plaisir à venir se balader à Montmartre et rêve de s'en rapprocher. Sur la Butte, elle aime la multiplicité des échoppes, des artisans, les petits cafés pas encore transformés en grandes brasseries à touristes : « Je revenais en bus du travail et j'avais l'impression de rentrer au village. » Au virage Lepic, restaurant convivial à l'époque, tenu par Denise, avec Bertrand en cuisine, et toujours ouvert sous ce nom, Christine rencontre celui qui va accélérer son installation dans le quartier.

La culture dans le cœur et dans les jambes

Maintenant, le 18e, c'est chez elle et pas seulement parce qu'elle y habite : sa silhouette menue arpente en long et en large l'arrondissement, le plus souvent à pied. Les bras chargés de sacs remplis de livres, de cahiers, d'un ordinateur, de tissus, d'objets divers destinés à l'on ne sait quel projet, elle rallie les trois centres d'animation dont elle a maintenant la responsabilité : Binet à la porte Montmartre, Rachid Taha à La Chapelle et Hébert.

Elle profite d'un passage dans l'édition jeunesse pour reprendre des études à la fac en sociologie urbaine et rédiger un mémoire sur le musée de Montmartre. Celui-ci est alors dirigé par l'architecte Claude Charpentier qui lui ouvre sa porte et ses archives. En 2000 elle candidate au poste de directrice adjointe du centre d'animation Binet en 2000.

« A l'époque, c'était le vieux Binet, un bâtiment assez désuet d'aspect, dans un quartier qui était très périphérique, ouvert sur le mail Binet ; à l'intérieur pourtant c'était du solide. » Elle en voit tout de suite les aspects très positifs, c'est dans sa nature. Car Christine a l'art de s'emparer du lieu le plus banal pour le transformer en séjour coloré, convivial et multiple « pour que les gens s'y sentent comme à la maison ». Ici elle pose des tapis, là une vaisselle de couleur, là encore des affiches, des dessins ou des expositions de photos, glanés au fil de sa curiosité insatiable. D'un geste, les lieux souvent impersonnels qu'elle investit prennent vie et deviennent chaleureux.

Sa formation en médiation culturelle aux Arts et Métiers lui fait comprendre l'importance du rapport entre un lieu et les publics. « Dès mon arrivée, j'ai pris contact avec toutes les structures qui existaient déjà sur le quartier, non seulement culturelles mais sociales. Je me suis dit qu'on ne pouvait pas travailler chacun de son côté. Il fallait donner une visibilité à cet endroit en travaillant ensemble. Et donc partir sur des thématiques que l'on pouvait co-construire. » Elle se souvient par exemple d'un fes-



Thierry Nectoux

tival des épouvantails où elle avait mobilisé les écoles, les jardins d'enfants, les habitants. Tout le monde était descendu avec sa réalisation individuelle, devenue collective, sous le chapiteau d'Adrienne installé là à l'époque. Un autre grand souvenir : l'exposition du petit Paulo, judoka de cinq ans qui faisait de la photographie et à qui elle a offert les murs du centre pour exposer. Sans parler de son engouement pour le Japon, qu'elle a partagé plusieurs années de suite en organisant une résidence artis-

tique qui a permis aux habitants de voir circuler dans le quartier des artistes, danseurs, plasticiens, musiciens en kimono... « C'était surréaliste ! Mais il y avait quelque chose de très respectueux qui circulait », s'amuse-t-elle.

Le fond de son projet, c'est d'enrichir, de compléter les pratiques offertes par les centres, langues, soutien scolaire, ateliers artistiques, en favorisant la rencontre avec des artistes professionnels. De l'absence de grands lieux culturels à proximité,

elle a fait une force en favorisant le lien avec les institutions à l'échelle de l'arrondissement, le théâtre de la Ville, l'Etoile du Nord, le Grand Parquet de l'époque : « J'avais envie de proposer aux habitants de la culture de haut niveau, qui ne soit pas au rabais. On a le droit, dans ces quartiers, d'avoir accès à ces pratiques. Et je me souviens des artistes, du théâtre des Abbesses en particulier, qui venaient rencontrer ces publics pour les sensibiliser à leur venue au théâtre : une femme était montée sur le plateau pour embrasser la metteuse en scène tellement elle était émue de ce qu'elle avait vécu. On emmenait le pique-nique et on partait pour la journée rencontrer les artistes. Je trouve que cette proximité avec les acteurs, les gens de scène, de musique est importante parce qu'elle désacralise complètement l'accès à la culture. Et que l'art nous construit. »

Puis le quartier s'est totalement transformé et Christine a accompagné les nouveaux projets de pratique culturelle. Elle fera pareil au centre Paris Anim' Chapelle dont elle supervise l'ouverture et le lancement. Elle sait créer l'évènement, mener des projets ambitieux en mettant à profit la diversité et la richesse de l'environnement. C'est d'ailleurs ce dont témoigne Alexandre M, qui depuis sept ans est le technicien son du centre Binet : « Elle sait reconnaître les qualités de chacun dans les équipes et en dehors, pour créer des liens. »

La confiance comme credo

Eveiller la culture, croire qu'elle est capable de changer le destin des hommes en les élevant, surtout les jeunes, c'est certainement l'un des mantras de Christine Le Gall. Alexandre le confirme : « Elle aime travailler dans les quartiers dits sensibles, pour lesquels elle veut le meilleur ; elle fait confiance, elle a à cœur de nourrir et elle met les mains dans le cambouis. » De fait, Christine accompagne régulièrement les familles aux spectacles et concerts pour lesquels elle obtient des tarifs préférentiels, sacrifie

de nombreuses dimanches au salon du livre de la porte Binet, au prix Felipe, aux expositions qu'elle initie, aux restitutions d'ateliers, aux sorties en famille, son dada...

Mais toujours avec le sourire et le sentiment que l'enrichissement est partagé.

Modeste, croyant au pouvoir des équipes soudées, elle ne se met jamais en avant. Pourtant, elle en a impulsé, des projets ! « C'est un capitaine de navire, contre vents et marées, en mode « force tranquille », s'amuse Alexandre. « Elle explique tout, elle est très pédagogue avec son équipe, elle comprend les gens, leurs envies, leurs attentes. » Une excellente cheffe d'orchestre, le sourire en plus. ● DOMINIQUE BOUTEL

« J'avais envie de proposer aux habitants de la culture de haut niveau, qui ne soit pas au rabais. »